IMAGES

No. 687 — LE CAIRE (EGYPTE) 7 NOVEMBRE 1942

L'OFFENSIVE TRIOMPHALE de la Huitième Armée

Aucun rempart n'a pu arrêter les forces de la Huitième Armée dont l'avance triomphale se poursuit le plus favorablement. Les armées de Rommel battent en retraite, à la débandade. Un soldat britannique fait le signe du « V » devant deux prisonniers nazis qu'il ramène au camp.

DANS CE NUMERO:

LA FRANCE VIVANTE

20 millièmes

En PALESTINE : 25 mils

En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

L.H.K. (Izmir)

● *Tant la carrière de médecin à laquelle vous destinent vos parents, que celle d'ingénieur, qui vous tente, sont toutes deux fort intéressantes et je ne saurais vous recommander plus spécialement l'une que l'autre. Cela dépend de vos goûts et de vos dispositions. Je vous félicite pour vos aptitudes à l'étude et vous souhaite bonne chance.*

Dois-je attendre ?

Je me trouve, cher Horatius, dans une situation bien embarrassante. Voilà pourquoi j'ai recours à vos sages conseils qui m'indiqueront la route à suivre. Fiancée depuis trois ans à un jeune homme qui se trouve en France non occupée et dont je n'ai plus de nouvelles depuis bientôt six mois, je viens d'être demandée en mariage par un parti des plus avantageux. J'ai vingt-deux ans et mes parents me pressent de dire oui. Il m'est certainement très sympathique, mais je n'éprouve pas pour lui l'amour que j'avais pour l'autre. Et puis, scrupuleuse de nature, je trouve que c'est mal agir que de rompre la promesse faite à l'absent. Mais puis-je attendre indéfiniment ainsi et suis-je même sûre que mon fiancé ait toujours les mêmes intentions envers moi ? Sa dernière lettre était particulièrement froide. Que dois-je faire, Horatius ? Comment auriez-vous agi si vous étiez à ma place ?

● *En voilà une façon de me flanquer sur la sellette ! Mais pour vous être agréable je me mets à la place d'une jeune fille de 22 ans dans votre cas. Je crois, franchement, que j'accepterai le fiancé qui se présente aujourd'hui. Certes, vous avez eu des engagements et, sans doute, votre ami lointain sera déçu en apprenant la nouvelle de votre mariage. Mais la vie est ainsi faite d'événements imprévus. Qui vous dit que, de son côté, votre ex-fiancé n'a pas changé d'idée à votre égard ? Loin de vous depuis trois ans, il se peut fort bien que, lui aussi, ait pris une autre route, et puisque vos parents vous pressent d'accepter le parti qui se présente ici, n'hésitez pas. On ne sait de quoi sera fait demain.*

Yvonne

● *Votre confiance me touche, mais je ne puis vous donner de conseil sans vous avoir entendue. Du reste, je ne suis pas mélomane, bien que j'aime la musique en amateur. Vous pourriez consulter des personnes compétentes qui pourront vous dire, beaucoup mieux que moi, si vous pouvez vous faire une carrière musicale, bien qu'actuellement le champ en soit très limité.*

Cœur souffrant (Tel-Aviv)

● *L'attitude de votre mari est plutôt bizarre et je conçois que vous ne sachiez plus à quel saint vous vouer. Qu'eut-il donc fait si un garçon n'était pas né de votre union ? Tant de ménages souffrent parce qu'ils n'ont jamais eu d'enfants ! C'est normal. Mais puisque, plus favorisé, votre mari est père d'un charmant garçon qui a aujourd'hui sept ans, il serait tout à fait injuste qu'il vous quitte sous le prétexte que votre santé ne vous permettant plus de supporter les mois de grossesse, il veuille se remarier pour avoir d'autres enfants. Non, non, n'acceptez jamais un divorce. Pour divorcer, il faut que les deux conjoints soient d'accord. Tâchez d'attendrir votre mari, de lui faire entrevoir le gouffre où une séparation vous plongerait. Faites appel à ses sentiments et à son cœur. Puisqu'il vous aime, je pense que vous ne tarderez pas à lui faire entendre raison.*

HORATIUS

I M A G E S
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
A B O N N E M E N T S
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire



REVES DE JEUNESSE

Grande production Nile Film Ltd. « Talhami Bros » avec FARID EL ATRACHE — MADIHA YOSRI — TAHIA CARIOCA BICHARA WAKIM. A partir du Lundi 16 Novembre 1942, au CINE STUDIO MISR — Mise en scène : KAMEL SELIM



FILS DU DESERT avec BADR LAMA

Rohia Khaled — Ihsan Gazaerli — Anwar Wagdi etc...

Mise en scène **IBRAHIM LAMA**

ACTUELLEMENT au Ciné KURSAAL du Caire et au Ciné LIDO d'Alexandrie

L'ÉCRAN de la Semaine

La victoire d'El Alamein

La retentissante victoire remportée par les forces impériales et alliées à El Alamein dissipe pour longtemps sans doute la menace que les succès de Rommel, il y a quatre mois, faisaient lourdement peser sur l'Egypte. Le mérite du haut commandement britannique est d'autant plus grand que l'offensive a dû se développer en une attaque frontale, sur une largeur très réduite et, par conséquent, avec des possibilités de manœuvres extrêmement difficiles. L'Axe ne s'attendait certainement pas à une stratégie aussi audacieuse de la part d'un adversaire qui, il y a à peine quelques mois, venait de subir une lourde défaite. Maintenant, il doit être fixé non seulement sur la puissance de la Huitième Armée, mais aussi sur le moral qui l'anime.

Au surplus, le redressement si brillamment opéré par le général Montgomery a une autre signification. Il prouve que malgré les longs détours, les routes indirectes qu'ils doivent emprunter, les navires alliés assurent de façon satisfaisante le ravitaillement du Moyen-Orient. Or, si les forces de l'Axe jouissent de facilités incontestables pour être rapidement renforcées, le grave échec, lourd de conséquences, qui leur a été infligé doit être interprété soit comme l'indice d'une faiblesse interne, aggravée par la guerre en Russie, soit comme le résultat d'une infériorité aérienne considérable.

Tout l'Empire et ses vaillants alliés ont lieu d'être fiers de ce qu'il convient d'appeler désormais la grande victoire d'El Alamein, et les chaleureuses félicitations que le roi d'Angleterre vient d'adresser au général Alexander pour la magnifique besogne accomplie conjointement par les services de l'armée, de l'aviation et de la marine traduisent les sentiments admiratifs et reconnaissants de tous ceux — et ils sont nombreux — qui n'ont jamais perdu la Foi.



L'INAUGURATION DE LA SAISON HIPPIQUE

Dimanche dernier eut lieu, au milieu d'une foule considérable, l'inauguration de la saison hippique à l'hippodrome d'Héliopolis. Nombre de militaires se trouvaient parmi l'assistance. Avant une épreuve, les parieurs se ruent vers les guichets.

L'U.R.S.S.

FÊTE SON 25ème ANNIVERSAIRE

Septembre 1917. L'Europe, secouée par la guerre, noyée dans le sang, accueillit par une nouvelle tension de nerfs la nouvelle du renversement de la monarchie en Russie et l'avènement d'un gouvernement provisoire sous la présidence d'Alexandre Féodorovitch Kerensky. Mais si le régime monarchique avait pris fin, la révolution, elle, venait à peine de commencer. Comme tous les bouleversements de ce genre, elle allait être une série de révolutions plutôt qu'une seule. En effet, moins de deux mois plus tard (exactement le 7 novembre), Kerensky était à son tour renversé. C'était la révolution communiste, qu'on nomma bolchevisme, qui venait de triompher sous la rude impulsion de Vladimir Ulianov, dit Lénine. Kerensky s'enfuit de Russie. Il se réfugia plus tard en Amérique où il se trouve toujours.

Lénine et son collaborateur Trotsky, désireux de mettre fin aux hostilités à l'extérieur pour se consacrer à l'organisation du régime à l'intérieur du pays, négocièrent avec l'Allemagne, et le traité de Brest-Litovsk fut signé le 3 mars 1918. La victoire des Alliés, cette année-là même, devait l'abroger.

C'est au milieu d'un chaos politique, social et économique sans exemple dans l'Histoire, que Lénine s'attela à la tâche surhumaine d'élever, sur les ruines du régime ancien, le nouvel édifice qui allait survivre à tant d'orages. Jamais dictateur n'eut à faire face, dans un pays si étendu, aux populations si diverses, à des difficultés aussi grandes et à des problèmes aussi ardus que ceux que devait résoudre et surmonter le « père du bolchevisme ».

En 1918, les partisans des tsars ne se déclarèrent pas vaincus et fomentèrent plusieurs contre-révolutions, avec Wrangell, Koltchak, Denikine. Mais ces sursauts des Blancs n'arrêtèrent que momentanément la marche en avant des Rouges.

Lénine vécut jusqu'en 1924. Mais dès 1923, Joseph Djougachvili, alias Staline, lui avait succédé de fait comme dictateur. Trotsky était écarté et devait par la suite s'enfuir de Russie et aller finir ses jours au Mexique.

Depuis lors, la Russie, devenue l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, connut peu à peu le calme, la paix, la stabilité, le progrès et enfin le bonheur. Staline acheva l'œuvre commencée par son prédécesseur et la nombreuse phalange des révolutionnaires et des martyrs. La Russie vit revenir au sein de la patrie commune les provinces qui, au début, s'en étaient détachées. L'Ukraine, la Russie blanche, la Transcaucasie, les provinces d'Asie adhérèrent au régime bolchevik et se constituèrent en républiques soviétiques. Seules les provinces baltes demeurèrent indépendantes, avec la Finlande et la Pologne reconstituée.

Vingt-cinq ans après ces événements, l'U.R.S.S. se trouve de nouveau en guerre avec le même ennemi qui combattit la Russie des tsars et imposa la paix de Brest-Litovsk. Mais cette fois, l'U.R.S.S. est décidée à battre cet ennemi et à sauver, avec sa liberté, celle du monde entier. Léningrad, ville de Lénine, Stalingrad, ville de Staline, donnent, avec tant d'autres cités ouvrières de la Russie, un exemple étonnant de l'héroïsme le plus épique.

La Turquie

NATION FORTE ET DÉCIDÉE

Le 29 octobre, la Turquie célébrait l'anniversaire de la proclamation de la République à Ankara, en 1923. Le 2 novembre, la Grande Assemblée Nationale, qui est le Parlement turc, inaugurait sa nouvelle session et le président Inonu y prononçait un discours plein de patriotisme, d'énergie, de confiance et de sagesse.

La renaissance de la Turquie est peut-être le miracle le plus étonnant qu'ait accompli l'explosion d'un nationalisme exacerbé.

Rappelons ici les principales étapes de cette renaissance turque, depuis le démembrement de l'Empire ottoman en 1918 :

En 1919, Mustapha Kemal se retranchait en Anatolie et y organisait l'armée, rompant avec Constantinople. En 1921, il recevait de l'Assemblée Nationale le titre de Ghazi, à la suite de ses victoires, et la Turquie concluait le traité de Lausanne. Puis, ce furent la suppression du califat, l'abolition du régime monarchique, la proclamation de la République. L'Empire des Sultans devenait un Etat tel que le concevait le Parti du Peuple de Mustapha Kemal : républicain, nationaliste, populaire, étatiste, laïque et révolutionnaire. Rompant avec le passé, la Turquie nouvelle se lança depuis lors dans la voie du modernisme à outrance. Le programme audacieux de Mustapha Kemal fut appliqué à la lettre et avec une rapidité et un succès surprenants, dans les domaines politique, économique, social et intellectuel. Des réformes catégoriques furent accomplies dans tous ces domaines : séparation de l'Etat et de la religion, interdiction de la polygamie, liberté de la femme à qui on confère tous les droits, introduction du costume européen et des usages occidentaux, des sports modernes, remplacement des caractères arabes par les caractères latins dans l'écriture, adoption par tous les Turcs d'un patronyme, abolition des titres, etc... Aucune nation du monde, à aucune époque de l'Histoire, n'avait accepté et réalisé un bouleversement pareil.

Actuellement, la Turquie est un pays de 762.736 kilomètres carrés et de 17.000.000 d'habitants. Il n'y a plus qu'une faible minorité non-turque, presque entièrement assimilée. Son Assemblée Nationale, qui vient d'inaugurer sa nouvelle session, comprend 409 députés élus, dont 399 appartiennent au Parti du Peuple et 10 indépendants.

En novembre 1938, Ismet Inonu, ancien compagnon d'Ataturk, lui succéda à la Présidence de la République. Il naquit à Smyrne (Ataturk y était né aussi) en 1884. L'année dernière, la Turquie perdit en son Président du Conseil, Refik Saydam, un patriote avisé et un grand homme d'Etat. L'ancien ministre des Affaires Etrangères, Shukru Saradjoglou, lui succéda à la tête du gouvernement.

La Turquie nouvelle s'oppose à toute expansion allemande vers l'Est. Elle fut toujours fidèle à l'Entente balkanique. En 1934, elle adhéra au pacte de Saadabad (Turquie, Iran, Irak, Afghanistan). En 1936, elle recouvrait toute sa liberté dans le contrôle des Détroits et en 1938 annexait la province d'Alexandrette, appelée depuis « Hatay ». En mai 1939, la Turquie signa avec la France et la Grande-Bretagne un pacte de non-agression. Ce document devint un pacte d'assistance mutuelle en octobre 1939, pour la durée de quinze ans. Déjà, la Turquie était liée avec la Russie par un traité d'amitié. Depuis le début des hostilités, le gouvernement turc se fit un point d'honneur de respecter ses engagements et de demeurer fidèle à sa signature. La situation exceptionnellement importante de la Turquie fait d'elle, pour ainsi dire, le gardien de la paix en Orient. Dans le discours qu'il vient de prononcer devant la Grande Assemblée Nationale, le président Inonu a, une fois de plus, affirmé la volonté inébranlable de son pays de ne pas faillir à sa parole et de poursuivre la réalisation entière de son programme national.

M. DIMITRI PAPPAS

S.E. M. Dimitri J. Pappas, nouveau chargé d'affaires de Grèce en Egypte, qui succède à M. Capsalis dont le départ sera unanimement regretté, est un des fonctionnaires les plus en vue du ministère des Affaires Etrangères grec.

Aux légations de Paris, de Berlin et de Berne, aux consulats généraux de Paris, de Marseille, de Zurich, de Rhodes, de Jérusalem et d'Istanbul, il a laissé un excellent souvenir parmi ses collègues et a partout donné des preuves de son intelligence, de son tact et de son inlassable activité.

Nul doute que la colonie grecque d'Egypte accueille sa venue ici avec enthousiasme et que les liens entre son pays et l'Egypte soient encore davantage resserrés.

Le Congrès américain

A ÉTÉ RÉÉLU CETTE SEMAINE

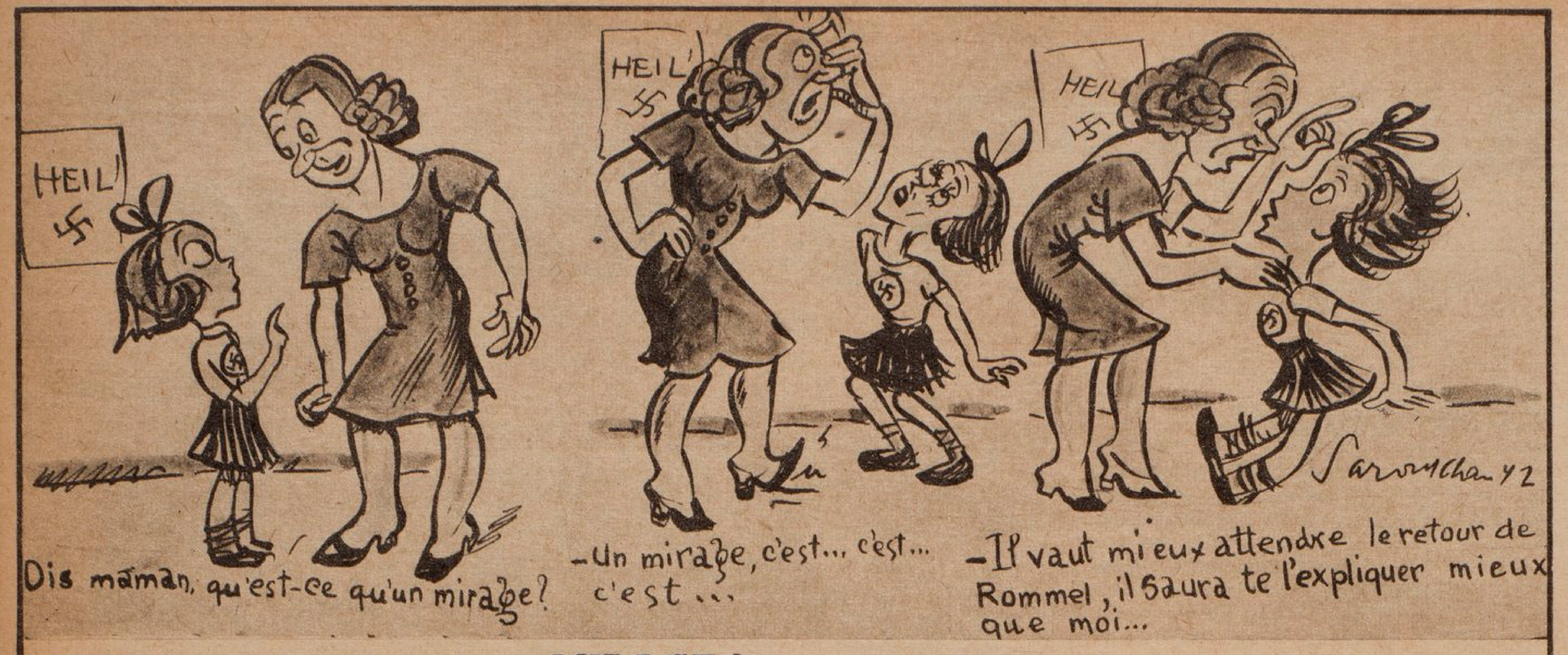
Cette semaine, les Etats-Unis ont élu leur nouveau Congrès. La Chambre américaine des Représentants du Peuple fonctionne depuis la déclaration de l'indépendance. Ses membres ont de tout temps pris une part active au gouvernement de la nation en temps de paix, et la Constitution prévoit, en cas de guerre, les attributions exactes du Congrès.

Aux Etats-Unis, seul le Congrès peut décréter une déclaration de guerre. Ce droit implique, dans l'esprit de plusieurs personnes, celui, dont jouirait le Congrès, de présider à la conduite des hostilités. Rien n'est plus contraire à la réalité. Le Congrès américain n'a pas les pouvoirs de diriger la conduite de la guerre. Toutes les fois que, dans l'histoire, il s'est arrogé ce droit, il en est résulté des situations défavorables.

La Chambre qui a siégé au cours de la session qui prend fin le 7 novembre a, par contre, donné des preuves tangibles de son efficience et de sa compétence. La déclaration de guerre contre le Japon fut décidée après un vote historique. Un seul congressiste vota contre. Quelques jours plus tard, la déclaration d'ouverture d'hostilités contre l'Allemagne et l'Italie était votée à l'unanimité absolue. Le Congrès passa presque sans débats, deux lois conférant des pouvoirs exceptionnels au président Roosevelt, pouvoirs lui permettant de réorganiser le gouvernement et de conduire la guerre. Il autorisa promptement l'extension du recrutement et l'établissement d'une mobilisation géante, grâce à laquelle les Etats-Unis auront bientôt l'arme la plus formidable du monde.

Mais l'activité du Congrès actuel s'est signalée à l'attention du monde surtout par le vote de budgets de guerre impressionnants, fixant pour l'armée, l'aviation et la marine des montants astronomiques, se totalisant par quelque 135.500.000.000 de dollars.

Aujourd'hui, les forces armées d'outre-Atlantique se voient octroyer presque automatiquement tous les crédits qu'elles jugent nécessaires en vue de leur expansion. Par exemple, le 17 juin dernier, le président Vinson, du Comité naval, demanda une loi autorisant la construction d'une « Flotte de Cinq Océans », soit 1.900.000 tonnes de navires de guerre, en sus du programme déjà établi auparavant. Le Congrès ne perdit pas de temps pour discuter le pour et le contre. En neuf jours, le « bill » était passé et soumis au président Roosevelt, qui le signa treize jours plus tard. Il avait désormais force de loi.



MIRAGE ! par Saroukhan

Les Français d'Orient

ET LA FRANCE COMBATTANTE

La nouvelle que les troupes françaises qui montent à l'assaut des forces de Rommel dans le désert occidental sont placées sous le commandement du général de Larminat nous rappelle l'importance de l'Orient dans la France Combattante. En effet, les Français d'Orient sont incontestablement, parmi les colonies françaises de l'étranger, ceux qui ont contribué le plus au mouvement de libération entrepris par le général de Gaulle et fourni l'appoint le plus considérable à la France Combattante.

Tout d'abord, c'est en Egypte que le mouvement de la France Libre eut son premier écho, par la constitution du Comité du Caire sous la présidence de M. le Baron de Benoist, agent de la Compagnie du Canal de Suez, et le ralliement de nombreuses personnalités de la colonie française d'Egypte à ce comité.

Le Caire demeura, jusqu'à l'occupation par les Français libres de la Syrie et du Liban, le centre d'action et de gravitation de tout le mouvement de « France Libre » en Orient.

Parmi les personnalités qui se rallièrent à ce mouvement, dès la première heure, notons :

1° Le général Catroux, qui était à l'époque gouverneur de l'Indochine, et qui fit une partie de sa carrière au Levant. Le général Catroux est l'une des figures françaises les plus populaires en Syrie et au Liban ;

2° Le général de Larminat, qui était chef d'état-major de l'armée d'Orient, résidait à Beyrouth et avait le grade de colonel ; il fut élevé à celui de général au lendemain de son ralliement à la France Libre ;

3° Le général Collet, également promu général par le chef de la France Libre, lorsqu'il quitta la Syrie à la tête de ses escadrons tcherkesses pour se joindre aux Alliés en Palestine, à la veille de la marche sur Damas et Beyrouth ;

4° M. Lépissier, autrefois ministre de France en Irak, après avoir été l'un des piliers du Haut-Commissariat français à Beyrouth ;

5° Le général Legentilhomme, qui commandait l'armée française à Djibouti, voulut poursuivre la lutte après juin 1940, se vit opposer une résistance farouche par ses subalternes et finit par rejoindre seul ses collègues qui ne voulaient pas abandonner : les Catroux, les de Larminat, etc. ;

6° Le général Vallin, commandant l'aviation française du général de Gaulle, qui faisait partie de l'armée de Syrie et avait le grade de colonel ;

7° Le général Kœnig, légionnaire, héros de Bir Hakeim, qui sut amener une grande partie de la Légion à continuer la guerre pour la bonne cause ;

8° M. Roger Garreau, que les Egyptiens ont connu à la légation de France au Caire, dont les Syriens ont pu apprécier l'amitié lorsqu'il occupa le poste de délégué du Haut-Commissaire à Alexandrette et qui représente actuellement la France Libre auprès du gouvernement soviétique ;

9° Enfin, M. Helleu, le dernier en date, qui fut autrefois secrétaire général du Haut-Commissariat français à Beyrouth, et qui démissionna dernièrement de son poste d'ambassadeur de France à Ankara pour aller rejoindre les Français libres au Liban.

Ajoutons à ce court exposé que l'armée française du Levant, ainsi que les Français d'Egypte et des autres pays d'Orient, ont fourni jusqu'ici les contingents les plus importants des Forces Françaises Combattantes qui libéreront la métropole asservie.

Les Français d'Orient auront, plus que tous les autres, mérité de leur patrie.

Les oranges jouent un rôle important dans la guerre en Afrique. Ce fruit est le principal produit qu'exporte la Palestine, et il est actuellement employé dans la confection du pain, des vitamines C, de l'alcool, du fourrage pour bétail et du sucre.

Les savants de l'Université hébraïque ont découvert un procédé par lequel ils sont parvenus à extraire des oranges l'acétone, qui est employée pour obtenir des explosifs. (Quote)

●

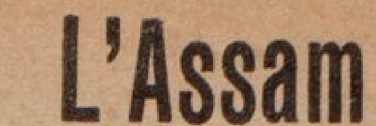
Le mot « Maru », qui précède toujours la désignation du nom d'un bateau japonais, sert à distinguer une unité marchande d'un navire de guerre. Ainsi, la marine japonaise compte le « Asama », qui est un croiseur, et le paquebot de 18.000 tonnes « Asama Maru ».

Littéralement, l'expression « Maru » veut dire « château », et elle a été employée depuis que les unités nippones naviguent sur les mers. (P.L.A. Monthly)



EVASION

Fuyant sa patrie occupée, Pierre, un jeune Belge de douze ans, vient d'arriver à Londres pour rejoindre son père qui combat dans les forces belges libres. L'évasion du jeune Pierre fut mouvementée, et ce n'est qu'après avoir échappé à mille dangers qu'il réussit à débarquer en Angleterre.



L'Assam

JOUERA UN ROLE DE PREMIER PLAN

Les nouvelles et les déclarations officielles deviennent de plus en plus précises au sujet de la Birmanie et de l'intention arrêtée des Britanniques de la reprendre aux Japonais. Le général Wavell l'a dit et répété. Une dépêche émanant de Washington disait récemment que les Alliés ont devant eux plusieurs mois durant lesquels le climat serait favorable à une opération de ce genre. Les Chinois ne sont pas, de leur côté, moins désireux que les Britanniques de se mesurer avec les Japonais sur un nouveau théâtre de combat et prendront part à la reconquête de la Birmanie.

Ce pays sera donc attaqué, suivant les données déjà divulguées, par la Chine du Sud et par les Indes. De ce côté, c'est la province d'Assam qui sera vraisemblablement prise comme base pour les opérations par l'Ouest et le Nord-Ouest.

L'Assam est une province anglaise des Indes, constituée depuis 1872 en gouvernement distinct du Bengale proprement dit, dont elle fit autrefois partie. Au Nord, les montagnes de l'Himalaya la séparent du Thibet. A l'Est et au Sud, elle est limitée précisément par cette Birmanie qu'il s'agit de reprendre à l'envahisseur nippon. Le Bengale la limite à l'Ouest.

L'Assam forme une immense vallée encaissée par des montagnes très boisées et arrosée par le Brahmapoutra et d'autres fleuves presque tous navigables. Sa population atteint près de 8 millions d'habitants, dont plus de 3 millions sont des Hindous.

Entre l'Assam et la Birmanie, il y eut autrefois une inimitié illustrée par des guerres. En effet, les Birmans envahirent l'Assam en 1820. La Birmanie était complètement autonome. Mais en 1826, les Birmans l'évacuèrent et cédèrent la place aux Anglais qui rattachèrent l'Assam au Bengale et finirent par le constituer en province distincte. Son régime administratif est celui de toutes les provinces anglaises des Indes.

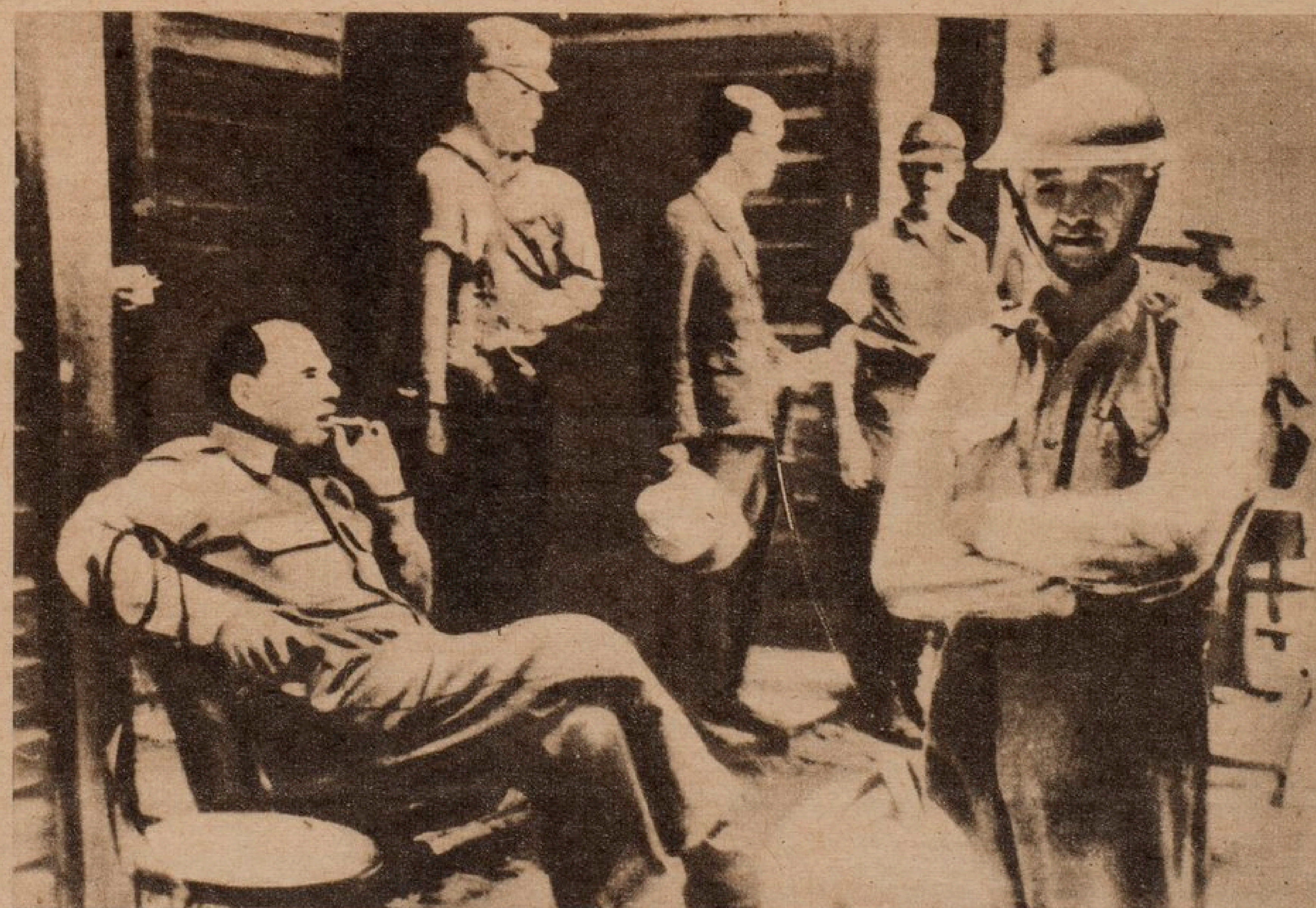
Il y a, dans l'Assam, des montagnes qui atteignent trois mille mètres de hauteur. Celles de Chillong, où se trouve la capitale qui porte le même nom, contiennent des souterrains et des grottes fort curieuses. Dans aucun pays du monde les pluies ne sont plus abondantes que dans les monts Khassia, en Assam. C'est dans ces montagnes que se trouvent les plus vastes forêts de banians, cet arbre aux racines multiples dont des spécimens furent transplantés en Egypte et qu'on rencontre au Vieux Caire et dans les jardins publics d'Egypte.

Le climat de l'Assam est l'un des plus insalubres et des plus malsains qu'on connaisse. Les fleuves, les torrents, les sources et les lacs foisonnent.

Sa population est un mélange des races qui habitent cette partie de l'Asie. La civilisation semble y avoir été florissante, à une époque reculée de l'histoire, et le pays est jonché de ruines de temples, de palais, d'habitations et d'ouvrages militaires.

Dans l'Assam, le ver à soie vit et se multiplie sur les mûriers sans le soin de l'homme. Ce dernier n'a qu'à cueillir les cocons, qui fournissent l'une des plus belles soies naturelles du monde. L'Assam est par ailleurs riche en minerai, bois, etc. Sa capitale, Chillong qu'on prononce aussi Silang, est un gros village de 4.000 habitants. Ce pays, qui n'a pas connu la guerre depuis 1820, est appelé à jouer un rôle de premier plan dans les prochaines opérations en Orient.





PRISONNIERS ALLIES DANS LES CAMPS ENNEMIS

Quelques soldats alliés, faits prisonniers lors du coup de main sur Dieppe, se livrant à une partie de cartes en attendant leur transport dans un camp de concentration. Cela se passe, évidemment, avant l'ordre d'enchaînement des prisonniers de Dieppe par les autorités allemandes.

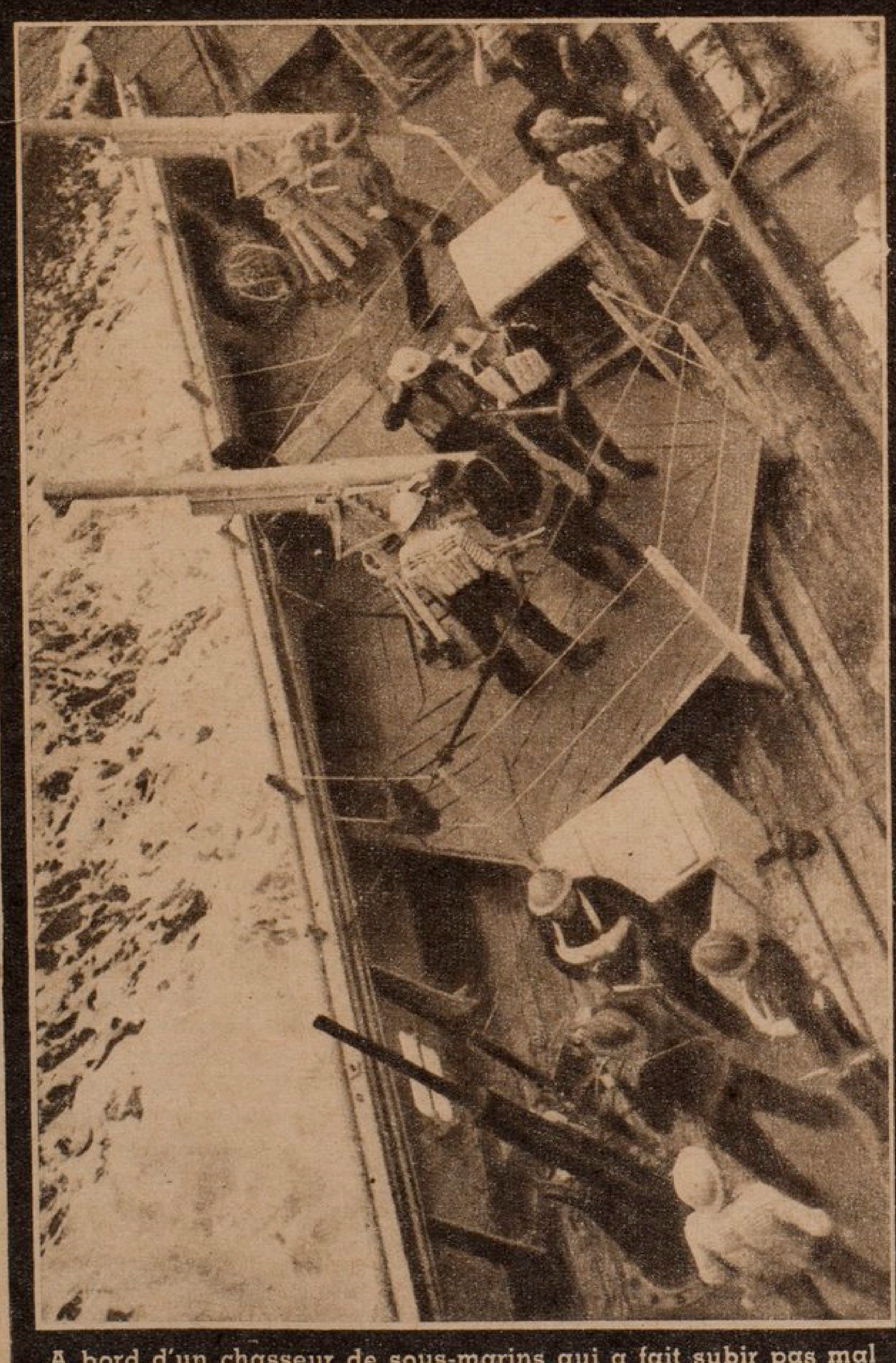
On sait que le major général Jonathan Wainright, qui succéda au général Mac Arthur dans les Philippines, fut fait prisonnier par les Japonais lors de la prise de Corrégidor par les troupes nippones. On le voit à droite, portant un casque d'acier, dans un camp japonais de prisonniers de guerre.

LA FRANCE VIVANTE

La France vivante est toujours là, et pour elle la bataille est loin d'être perdue. Voici trois fusiliers marins, trois vaillants combattants de Bir Hakeim, qui incarnent l'héroïsme des Français d'outre-mer.



Quelque part dans le désert, un officier français, à bord de son auto-mitrailleuse, inspecte l'horizon.



A bord d'un chasseur de sous-marins qui a fait subir pas mal de dommages aux corsaires ennemis, des marins de la France Combattante sont à leurs postes.

Quelque temps avant la chute de la France, un de mes hôtes à dîner, bon soldat et gentilhomme campagnard, ayant entendu ce que je venais de dire des Français, répondit : « Bien, c'est possible. Cela semble juste. Je ne prétends pas connaître ces gens-là parfaitement. Mais ce que je maintiens, c'est qu'il ne faut jamais faire confiance à un Français. » Pour cette phrase, il y a chez nos anciens alliés un correspondant précis : « Perfide Albion ». Parmi de grandes sections des deux peuples, la défiance mutuelle est profonde et héréditaire, et ce sentiment a été encore aiguisé par les événements.

J'ai entendu dire que la France est décadente, qu'elle est corrompue, que rien de bon ne pourrait venir d'elle pour le monde de demain et que l'Empire britannique et l'Amérique pourraient se passer d'elle. Je pense, au contraire, qu'en dépit de ses fautes et de sa carence, il y a en elle un élément unique sans quoi les vertus et l'énergie des peuples anglo-saxons ne pourraient pas porter tous leurs fruits. La question n'est pas de savoir si elle nous a abandonnés dans la guerre ou si nous avons été coupables d'erreurs dans le passé. Nous devons aller au plus profond des choses et baser notre jugement, pour autant que nous le pouvons, sur une estimation des valeurs humaines et spirituelles du monde qui se prépare devant nous.

Quelle part de l'ancien monde, de l'ancienne civilisation telle que nous la comprenions, sommes-nous prêts à sacrifier ? Quelle part serions-nous prêts à préserver en luttant ? Quelle part abandonnerions-nous de plein gré ? La réponse à toutes ces questions dépend de notre échelle des valeurs. Et s'il y a, parmi nous, en tenant compte des différences de sectes, de partis, d'origines et de tempérament, un terrain commun à ce sujet, s'il est vrai, comme je le pense, que le mot « civilisation » est, en fait, une flamme vivante et visible qui doit illuminer l'avenir, alors nous devons nous demander si ce n'est pas une flamme qui, au cas où nous refuserions ce que les Français ont à y apporter, vacillera et changera de couleur, puis brûlera avec une intensité de plus en plus faible pour, finalement, disparaître.

Demandons-nous, tout d'abord, ce qu'ils ont à donner et quelles sont les qualités particulières à eux seuls, complémentaires des nôtres, et qu'aucune autre nation ne possède au même degré. Puis, considérant la civilisation elle-même et ce qu'elle est, et nous efforçant de regarder devant nous au delà des agitations présentes, voyons dans quel sens ces qualités exclusives des Français sont nécessaires à cette civilisation.

par CHARLES MORGAN

Critique dramatique du « Times » de Londres et écrivain anglais dont les romans, « Fontaine », « Sparkenbroke » et « Le Voyage », ont connu un succès mondial, Charles Morgan a pris une place de premier ordre dans la littérature de notre époque. Parmi les aristocrates de l'esprit qui, à l'après-guerre, contribueront à restaurer et à maintenir l'ordre des valeurs humaines, il est de ceux qui auront une voix prépondérante. Dans les circonstances présentes, la place qu'il attribue à la France dans cette œuvre de rénovation spirituelle tellement importante est un témoignage émouvant de la sincérité de la nation britannique à l'égard de la France.

L'ESPRIT IRRÉDUCTIBLE

Dans une autobiographie, écrite peu avant sa mort, John Buchan disait : « C'est quand un peuple perd confiance en lui-même qu'il livre son âme à un dictateur ou à une oligarchie. » Cela pourrait paraître s'appliquer à la France, qui a capitulé. Mais notons le mot « âme » — ou, s'il nous semble trop vague, trop grandiloquent quand il s'agit d'une nation, substituons-lui celui, plus modeste, d'« esprit ». Comme les mois passent, il devient de plus en plus clair que la France est loin d'avoir livré son esprit. Elle continue toujours à manifester sa volonté critique, et ce ne fut pas autre chose que la force latente de l'opinion française qui chassa une fois déjà Laval du pouvoir.

Car la France n'a jamais livré son esprit à un dictateur, pas même à Napoléon, et celui-ci eut le bon esprit de ne pas le lui demander. Il mobilisa ses hommes pour opérer ses conquêtes, mais il ne plia jamais son esprit pour satisfaire ses obsessions. C'est le propre des Français de ne se laisser jamais « standardiser ». Aucun journal ne peut leur dire ce qu'ils doivent penser : ils ont des centaines de petits journaux et ils sont sceptiques à l'égard de tous. Aucun politicien ne peut y commander une majorité qui a le culte du héros ; pour le mieux et pour le pire, ils ont des centaines de petits politiciens et ils se méfient d'eux tous. Aucun général ne peut les éblouir, et Dieu sait pourtant s'ils ont eu de grands chefs.

Mais la Troisième République n'est plus. Il est improbable qu'elle soit ressuscitée sous sa forme antérieure, et nous commettrions une grave erreur si nous confondions, par exemple, son instabilité parlementaire, toute accidentelle, avec une caractéristique propre à la nation française : à savoir l'indépendance de l'esprit, le mépris des idées destinées à enrégimenter les masses, et une étonnante intégrité intellectuelle. Les Anglais ont, ou pensent avoir, une intégrité d'une nature différente. Lord Baldwin l'appellerait une intégrité de caractère, et peut-être aurait-il raison. Elle procéderait plutôt de l'intuition que de la raison et serait collective bien plus qu'individuelle. Les Anglais sont au plus haut d'eux-mêmes quand, en face d'un péril national, ils oublient leurs différends et présentent au monde une volonté décidée, intuitive et au-dessus de toute discussion. En cela, ils font preuve de ce qui manque à la France le plus dangereusement. Mais la qualité française est aussi précieuse que l'anglaise et lui est complémentaire. Dans un monde qui, de San-Francisco à Londres, de Londres à Berlin, et de Berlin à Vladivostok et Tokio, fait de plus en plus de concessions à la production massive de la pensée, la résistance naturelle des Français à une telle tendance est sans prix.

LE PLAISIR CHEZ LES FRANÇAIS

La seconde qualité saillante qui distingue les Français de tous les autres peuples réside dans leur attitude devant la vie. Seul un voyageur très superficiel, qui n'a jamais lu les romans de François Mauriac ni connu l'expérience des sévères disciplines que les Français s'imposent à eux-mêmes pour sauvegarder l'unité de la famille, pourrait supposer qu'ils sont de mœurs relâchées, et pourtant ils partagent avec les Chinois et les anciens Grecs ce tour d'esprit qui a toujours marqué les périodes de civilisation les plus élevées, consistant à considérer le plaisir comme faisant partie de la bonne vie. Les Anglais et les Américains — peut-être parce qu'ils n'ont jamais pleinement assimilé leur puritanisme — sont toujours enclins à être moralement méfiants à l'égard du plaisir et, par-dessus tout, de ses raffinements. En parlant de plaisirs innocents et coupables — distinction raisonnable si elle est faite sans préjugés — nous avons une tendance à considérer que le plaisir est par essence coupable. Les Chinois, les Grecs et les Français se placent à un point de vue opposé. Nous tenons — de nouveau avec raison — que le plaisir à l'excès est mauvais ; à quoi les Français répondraient : « Oui, nous sommes d'accord ; mais seulement parce que tout ce qui est excessif est mauvais, non parce que le plaisir en soi l'est ou parce que l'abstention du plaisir est en elle-même vertueuse. »

Nous avons pris l'habitude de distinguer entre les plaisirs spirituels et matériels. Quel est le plaisir que procure un lever de soleil, une senteur de genêt, un poème de Baudelaire ou un quatuor de Haydn ? Est-ce là un plaisir spirituel ou matériel ? N'est-ce pas en partie un plaisir sensoriel ? Sommes-nous dès lors fondés à prétendre que le plaisir sensoriel ne fait pas partie de la vie élevée ? Si nous jugeons ainsi, notre position comme héritiers de la Grèce et de la Renaissance devient intenable. La contradiction provient de notre étrange tendance à attacher une mauvaise signification aux mots. Deux vers de Baudelaire nous en fourniront un exemple :

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Je me souviens d'une longue discussion avec des amis français sur ce second vers. Aucun équivalent ne peut lui être substitué. Luxe ne peut pas être traduit par « luxury », ni volupté par « voluptuousness », parce que les mots français, ne possédant aucun mauvais sens implicite, suggèrent un plaisir voulu, tandis que chez les Anglo-Saxons l'idée d'un plaisir voulu est immédiatement suspecte. Les Français étendent ce jugement aux autres plaisirs humains. La conséquence est que lorsque quelqu'un est heureux en France, on dit qu'il vit dans une « ambiance ». Un sens de bien-être fournirait une très faible approximation de ce mot. L'ambiance est un climat spirituel sans lequel il n'y aurait eu ni Théocrite, ni Sapho, ni Catulle, ni Michel-Ange, ni Shakespeare — un climat que nous connaissons, mais dont nous nous défions, qui est nécessaire à la civilisation et qui constitue la part que la France est seule à posséder dans le concert des nations.

ÉCOLE DE LA VIE

Je ne veux nullement prétendre que la France joue un rôle prééminent dans les arts et les sciences. C'est comme si on voulait comparer les vertus de deux équipes de cricket, par exemple. Si l'on mettait en avant les peintres impressionnistes, ou Gide et Claudel ou le talent d'un Jouvet, ou encore les pièces de Lenormand et de Giraudoux, il serait facile de répondre en citant Bernard Shaw ou Augustus John. Avec de telles méthodes, il serait impossible d'arriver à une conclusion utile.

Dans un certain sens, les Français ont une mentalité plus insulaire que la nôtre. Ils voyagent rarement pour le plaisir, en partie parce que les autres pays ne leur offrent pas de meilleurs vins ou une meilleure chère, mais surtout parce qu'ils n'éprouvent aucun besoin de travailler en dehors de chez eux. Tout, les idées, les hommes, les révolutions, toutes les joies et les angoisses de l'humanité affluent vers la France, sont transformés par elle et rendus au monde de nouveau. Elle est le cœur qui revivifie le sang de la civilisation.

HERRIOT

un homme loyal

« Citoyen Herriot, nous te confions les frontières de la République ! »

C'est au congrès de Clermont-Ferrand que Guernut, président de la ligue des « Droits de l'Homme », prononça ces paroles. La France était divisée par la mort du conseiller Prince. L'affaire Stavisky avait sapé les bases de la République. Les radicaux et radicaux-socialistes défendaient Chautemps, victime d'une violente campagne de presse. On hésitait. Le conseiller s'était-il suicidé ? Avait-il été assassiné sur l'ordre de Chautemps, ministre de l'Intérieur ?

La phrase pompeuse de Guernut se comprend. Herriot était le seul chef du vieux parti Jacobin.

A chaque congrès il faisait pencher la balance. Je l'ai vu à ceux de Royan, de Paris 1936, de Lille, de Biarritz, donner la note aux radicaux, faire taire leurs querelles parce qu'il était un chef écouté et aimé.

Lorsqu'au congrès de Lille Emile Roche — est-il collaborationniste aujourd'hui ? Cela ne m'étonnerait pas — prononça une violente diatribe anti-soviétique, Herriot se leva et, dans un des plus grands discours qu'il ait prononcés, flétrit le régime des « Corsaires en Méditerranée », démontra la sournoiserie des attaques italiennes dont le seul adversaire, alors, était l'Abyssin, son empereur et son armée équipés de bâtons et de fourches contre lesquels, néanmoins, Mussolini dut employer les gaz asphyxiants. Discours magistral dans lequel il prévit la collusion actuelle des fascistes et des nazis et qui fit comprendre au parti radical que l'ennemi était l'Italien et l'Allemand et non pas le Russe.

Edouard Herriot était le chef incontesté du parti radical-socialiste, et un journal généralement mieux informé s'est lourdement trompé lorsqu'il déclara qu'il fut renversé et remplacé à la tête du parti radical par Edouard Daladier.

Non, c'est par loyauté que le président de la Chambre des députés, arbitre des partis, ne voulait pas rester chef d'un parti, tout en continuant sa collaboration et en y militant par conviction.

La loyauté, c'est la plus belle qualité de ce grand patriote et de ce grand Français.

C'est par loyauté pour le régime républicain qu'il descendit de son fauteuil présidentiel pour renverser le ministère Briand-Caillaux, qui le premier demanda les pleins pouvoirs.

C'est par loyauté qu'il quitta la présidence du Conseil pour n'avoir pas à entériner un des votes les plus néfastes de notre histoire de l'après dernière guerre : refus de rembourser les dettes américaines. Herriot ne fut pas renversé — il démissionna après le vote hostile — de la commission des Affaires Etrangères.

Loyauté également envers la ville de Lyon dont il était depuis vingt ans le premier magistrat, lorsque, après avoir conseillé au président de la République de quitter la France et de se rendre en Afrique du Nord, il resta pour essayer d'empêcher que Lyon ne fût inclus dans la zone occupée.

La dernière fois que je vis le président Herriot, ce fut à Bordeaux. Avec quelques camarades, nous l'implorions de quitter la France. Il nous démontra que son devoir était de rester auprès de ses administrés lyonnais, et il ajouta, lorsque nous lui déclarâmes qu'il serait arrêté : « Non, croyez-moi, je continuerai à faire de l'opposition comme Paul-Louis Courrier en 1815 », nous déclara-t-il.

Loyauté également, cet article admirable publié dans « L'Information » où il collaborait, lors de la mort de Maurice Barrès. Cet ancien président du Conseil, l'homme le plus écouté de France, lorsqu'il prit la tête du parti radical aux élections, se montra sous un nouveau jour. « La politique — dit-il dans cet article mémorable — serait une bien vilaine chose si, parce qu'appartenant à un parti opposé, on ne pouvait venir dire toute l'affection qu'on a pour un adversaire. » Je ne cite pas les paroles textuelles, mais le sens de l'article que j'ai dans ma bibliothèque à Paris et non pas au Caire. « La tante qui m'a élevé, ajoutait-il, était femme de ménage chez Maurice Barrès, et ce fut lui qui me donna mes premières culottes que j'usais sur les bancs de l'école communale, puis, plus tard, il suivit toujours mes études. » Et ce furent des lignes admirables sur le grand Lorrain et sur son œuvre.

Un plus bel éloge a-t-il jamais jailli du cœur d'un démocrate ? Je ne raconterai pas ce qu'il fit pour moi lors du mariage de ma fille dont il fut le témoin. Mais j'avoue que j'ai souffert en voyant ce qui avait été écrit ici lorsqu'il fit le geste que nous attendions depuis longtemps, mais qui, nous le savions, viendrait : il rendit sa Légion d'Honneur, cria sa foi dans les démocraties et se rangea nettement parmi les Français combattants. Le général de Gaulle, qui sait juger les hommes, ne manqua pas de souligner le geste du président de la Chambre par des paroles appropriées.

Républicain, démocrate et laïque, Edouard Herriot qui succéda à Aristide Briand à la présidence de la « Commission des Etats-Unis d'Europe » à la Société des Nations était également président de la Mission Laïque. Ne vint-il pas sur place en Egypte seconder les efforts de ceux qui faisaient rayonner la culture française en Orient ?

C'est cet homme que le maréchal Pétain oserait faire arrêter ? Qu'importe, le peuple de France a compris et je ne me permettrai pas de juger moi-même le vénérable vieillard collaborationniste, me contentant de le laisser apprécier par ses pairs : Foch, quelque temps avant sa mort, disait dans son style lapidaire : « Si je meurs avant lui et qu'il vienne à mon enterrement, moi je n'irai pas. »

Joffre et Lyautey eussent vraisemblablement été plus durs encore.

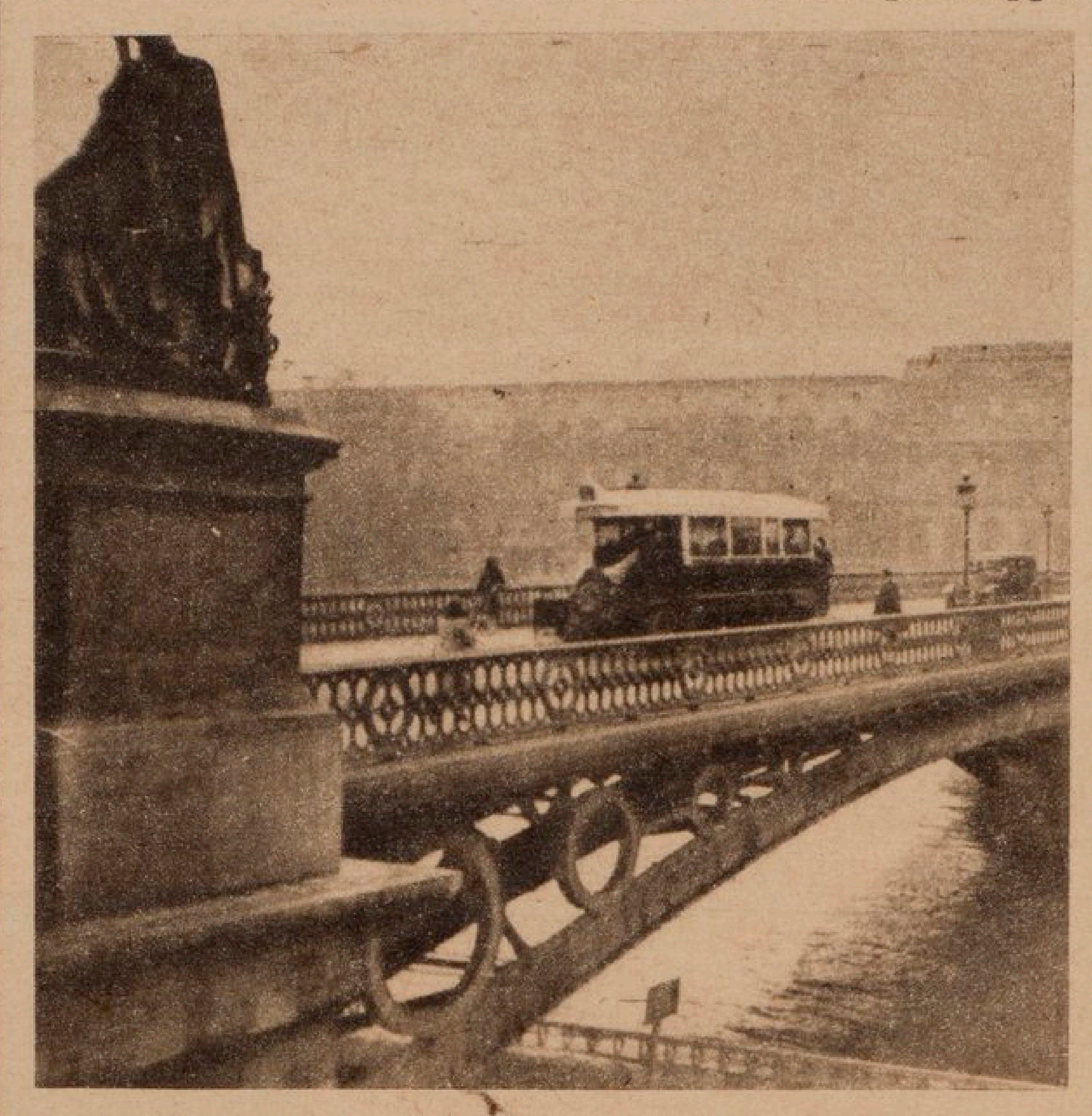
ANDRE GLARNER

Ce cher Paris...

Je songe souvent, avec une amère nostalgie, à ce cher Paris si loin, si loin, au Paris de ma jeunesse et que, dans les années de ma maturité, j'ai appris à aimer d'une tendresse sans borne. Paris !... un nom doux comme un mot d'amitié, le plus évocateur des noms où se réfugie le souvenir des siècles qui lentement l'ont formé, avec amour, jour après jour, jusqu'à le porter à un point de perfection inégalable.

Vivrai-je cent ans qu'aucune souffrance n'égalera celle que j'ai ressentie lorsque, stupéfaits, nous apprîmes la chute de la ville de lumière et de liberté. Comme beaucoup d'autres, j'ai versé mes premières larmes du vieil homme que je suis aujourd'hui sur Paris tombé aux mains allemandes. L'esprit peut accepter d'autres défaites, celle-là jamais. Et jamais il n'admettra que le barbare étale son insolence dans la cité de toutes les délicatesses, de toutes les nuances et de toutes les beautés. Deux années ont passé, et la même révolte nous soulève de la même colère et du même dégoût...

Ce cher Paris connaît la grande pénitence. Il ne la méritait pas. L'étranger, autant que le Parisien, autant que tous les Français, souffre de l'injustice qui frappe



« Et nous retrouverons la Seine aux courbes charmantes... »

d'excommunication majeure la ville la plus fameuse du monde. Je ne sais si elle est la plus belle, la plus glorieuse ou la plus éclatante des villes, mais elle est ce qu'elle est, elle est elle-même, cela suffit. Ni Londres avec son histoire inscrite sur chaque façade de ses vieilles maisons, ni Rome et ses ruines majestueuses, ni Berlin et son orgueil vulgaire ne peuvent éclipser son image. Ce sont des villes, de grandes villes. Paris est une patrie, la patrie de l'esprit et des cœurs, la patrie de toute l'humanité.

Ce cher Paris sensible et délicat, Paris aux mille images conservées au fond de notre mémoire comme un précieux dépôt de force spirituelle et de trésors uniques, Paris dont la beauté est faite de rien et de mille choses inanalysables ! L'air de Paris si léger car il est une brise de l'esprit, il nous semble le respirer encore, mais il manque aux poumons du monde. A certaines heures où le souvenir devient plus amer, on dirait que l'asphyxie nous gagne. Une détresse désespérée accable les hommes qui ont conservé le culte de l'esprit et de l'universel amour.

Qu'il est beau et gracieux ce cher Paris où toutes les beautés sont plus belles, où ce qui est laid n'est jamais tout à fait laid ! Un mystère transfigure et exalte délicatement ce qui porte son empreinte. Dieu aime Paris, a dit un Allemand... Croyait-il si bien dire ? Lieu d'élection, lieu de grandeur, chacun a senti l'éblouissement de sa beauté. Maintenant nous traînons, comme dans un exil, le poids d'une solitude immense. Même ceux qui n'ont pas connu Paris l'aimaient avec l'éclatante certitude de sa primauté. Ils le voyaient sous la couleur de leur plus beau rêve et s'enchantaient de ses sortilèges, et ce n'était que par ouï-dire. Ceux qui l'ont connu, ceux qui ont vécu de sa vie, ceux qui n'y ont fait que des séjours écourtés, tout ce peuple de voyageurs ne goûtaient aucune étape autant que celle qui toujours les ramenait à Paris.

Même l'image physique de Paris, la capricieuse géographie de la ville, a une grâce sans pareille. Son beau ciel gris ou bleu, ses arbres, ses avenues, ses rues et jusqu'à ses ruelles composent la substance de sa vie. Là se meut un peuple le plus charmant du monde. On ne s'arrête pas à scruter chaque visage. Beaucoup ne sont pas beaux, et parmi les passants plus d'un est sans élégance. Ce peuple a ses soucis et sa vie n'est pas toujours facile, mais je ne sais quel privilège lui donne un prestige unique. Aucune ville n'est plus exactement représentée par ses habitants. Un Parisien c'est tout Paris, et Paris c'est tous les Parisiens. Paris a-t-il modelé, au cours des siècles, une certaine qualité d'huma-

LA FRANCE d'aujourd'hui

Les informations ayant trait à la vie en France ne nous parviennent pas facilement. Mais, parfois, un rapport sincère et précis arrive en Angleterre ou aux Etats-Unis, étalant aux yeux du monde, d'une part la détresse dans laquelle se débattent les Français, d'autre part l'ardeur avec laquelle ils continuent la lutte malgré les difficultés.

Dans cet article sont décrites des scènes de la vie actuelle en France. Nous avons puisé nos renseignements dans un récit publié par un récent numéro de « Collier's » et un autre paru dans le « World Digest ».

Après deux ans d'occupation allemande, les Français ont à connaître sous un nouveau jour la signification du mot « succédané » qui est une traduction littérale de l'expression « ersatz ». Au commencement du printemps dernier, les grands couturiers ont exposé des modèles en lainages obtenus à partir du lait, des robes en soie tirée du verre.

Pétain effectue ses déplacements dans une voiture mue à l'essence de bois. Darlan circule dans une auto électrique. Georges Claude, le savant réputé, fait marcher sa voiture avec un mélange d'acétylène et d'ammoniaque. Mais la carence de ce dernier produit ne permet pas la généralisation de ce système.

Au point de vue ravitaillement en sucre, la France traverse des difficultés facilement imaginables. Aujourd'hui, le sucre est tiré généralement des grains de raisins. Cette méthode n'est pas nouvelle. En 1812, Parmentier présenta à Napoléon une mélasse jaunâtre, que l'Empereur essaya dans son café. « Cette invention est vraiment une victoire ! » s'écria Napoléon après avoir goûté au breuvage. Il fallut aux Français un siècle et trois guerres pour apprendre à connaître pleinement les vertus du sucre de vigne. Il leur faudra bien moins de temps, après la guerre, pour apprendre à les oublier.

En guise de farine, les Français se nourrissent beaucoup de celle tirée de la cacahuète : l'huile de salade a été remplacée par un succédané obtenu à partir des lichens et des croûtes de pain, ou bien par un mélange de vinaigre et de margarine fondue.

Parmi tous les problèmes qu'affronte actuellement la France, celui du savon est tellement aigu qu'on peut le ranger immédiatement après la question des produits alimentaires. Actuellement, le manque de ce produit est tellement grand que les industriels s'efforcent par tous les moyens de trouver de nouvelles méthodes de fabrication, à partir de matières dont ils peuvent disposer sur place. Le « savon national », d'ailleurs sévèrement rationné, est d'une qualité très inférieure : il est obtenu à partir de la graisse de chandelle, d'argile sèche et de soude. Dans les campagnes, les paysans sont revenus à l'ancien système de frotter leurs parquets avec des cendres et de l'eau.

Les produits pharmaceutiques deviennent de plus en plus rares. Souvent, lorsqu'on tourne le bouton de la radio, on entend un appel désespéré, venant d'une ville quelconque de France, pour une seule ampoule d'insuline. Les composés du bismuth, les graisses, la vaseline tirée du pétrole, le beurre de cacao manquent particulièrement. Les chimistes espèrent remplacer certains de ces produits en employant la cire d'abeilles, le sucre ou le miel. En attendant de nouvelles découvertes scientifiques, les populations des villes et des villages sont revenues aux remèdes du bon vieux temps. Un livre qui fait fureur en France actuellement est celui intitulé « Les Huit Cents Remèdes de mon Village », qui est vendu à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

La carence de graisses a affecté sérieusement la fabrication des cosmétiques et autres produits de beauté, que la femme française a quasiment oubliés.

Les bons vivants, qui avaient l'habitude de siroter leur apéritif deux fois par jour, sur les terrasses des cafés, n'existent plus en France. Quant aux fumeurs, ils traversent une période d'épreuves terribles. Ils ont droit à la quantité misérable de quarante grammes de tabac par semaine. Alors, ils s'ingénient, à la façon des écoliers, à découvrir des herbes qui, séchées, leur donnent l'illusion d'aspirer les aromes des feuilles de Nicot : camomille, dandelion, menthe, tout est bon pour eux.

L'hiver dernier fut un des plus rudes que la France ait connus de tout temps. Le charbon fut pourtant sévèrement rationné, non pas qu'il en manquât dans le sous-sol français, mais les mineurs, sous-alimentés, étaient trop faibles pour travailler pendant des journées entières, et, d'autre part, le matériel détérioré des installations minières était irremplaçable. Ainsi, la presque totalité des Français dut endurer des souffrances terribles pendant cette saison exceptionnellement rigoureuse.

« Succédané », disent aujourd'hui les Français avec un geste de dégoût ; mais dans ce dégoût il y a autant d'espoir que de désespoir. L'occupant leur dit : « Choisissez : ou bien l'ersatz, ou bien rien du tout ». Il est probable



« Ce cher Paris, nous l'avons aimé comme on aime un homme d'amitié, comme on aime une femme d'amour. »

nité reconnaissable à cent lieux ? Ou bien les hommes ont-ils eux-mêmes formé l'âme de la ville ? Quelle est donc la force du sentiment qui nous attache à Paris, au Paris sérieux, au Paris léger, au Paris joyeux et, plus encore aujourd'hui, au Paris grave et triste, au Paris qui souffre, au Paris martyr ? De tout mon cœur je voudrais me retrouver dans les rues que la grande circulation a désertées, à l'heure tendre où le soir tombe sur la ville comme une caresse de l'ombre, me promener, voyageur douloureux, parmi le souvenir d'un temps de gloire discrète, de fièvre intelligente et d'amitié généreuse ? Je retrouverais, dans le silence distant de la ville, dans le dédain ironique des hommes, dans le mépris hautain des femmes, la plus fine expression de la plus grande haine. Les souffrances de son peuple, c'est encore une marque de sa noblesse révoltée. Le silence et l'obscurité où la ville s'enferme comme dans une draperie royale, j'en comprendrais la magnifique éloquence et j'écouterais battre le cœur profond de la ville qui n'abdiqua jamais, qui jamais n'abdiquera.

De quoi est donc fait notre amour de Paris ? De quels liens invisibles sommes-nous unis à la cité des rois et des peuples, au merveilleux Paris, refuge suprême de l'espérance ? Aujourd'hui, nous comprenons mieux que Paris est unique, et pourquoi nos impressions, en ces instants de poignante angoisse, prennent une telle netteté, et comment elles sont nées et ont vécu du contact de réalités supérieures ?

Ce cher Paris, nous l'avons aimé comme on aime un homme d'amitié, comme on aime une femme d'amour. Il a pénétré en nous sans effraction. Il s'est emparé de notre sensibilité et de notre esprit avec une douceur irrésistible. De lui nous avons tout aimé, parce que tout était aimable. Jamais ville n'a fait étalage de moins d'orgueil, et jamais ville ne mérita d'être plus orgueilleuse. Dans la juste fierté de son histoire, il y a ce tact, cette nuance, cette réserve malgré tout, qui marquent du signe de la perfection son attrait puissant et magique. Paris n'est pas une énigme, le mystère de son charme est transparent comme une eau où se joue la plus délicate lumière. A son souvenir, sur lequel plane désormais une émouvante mélancolie, le cœur bat jusqu'à faire mal et l'on évoque, les larmes aux yeux, notre accord si complet avec tout ce qui de Paris s'offrait à nous simplement, joliment... Ceux qui l'ont aimé et compris ont vécu avec lui de longues heures d'intimité que ni l'éloignement ni l'exil n'ont interrompue. Paris est plus fort d'être menacé, et le cercle de son enchantement est éternel.

Ce cher Paris, je sais, je devine, je sens qu'il n'a pas changé, ni lui ni son peuple admirable. Il est la protestation vivante de l'esprit contre la matière, de la beauté contre la laideur, de la bonté contre la méchanceté, de la joie contre l'ennui, de l'amour contre la haine. Les événements ont une courte durée, les hommes passent, le fracas et le bruit des barbares s'éteindront, et Paris n'aura même pas à renaître, n'aura même pas à se retrouver. Il est toujours lui-même, s'il est silencieux. Il est toujours humain. Il accumule, dans une résignation apparente, ses réserves de force et les armes de son génie. Nous le retrouverons souriant, un peu plus ému, un peu plus beau. Il nous accueillera, et ses jours et ses nuits seront remplis de la musique de ses hautes pensées et de l'harmonieuse cadence de ses plaisirs.

Et nous retrouverons la Seine aux courbes charmantes. Dans le miroir de ses eaux où se reflète l'image de tant de splendides monuments, nous verrons, pour peu que nous regardions attentivement, se dessiner en images vivantes les moments pathétiques d'une histoire qui n'a pas fini d'exciter et d'émerveiller le monde.

GEORGES DUMANI

---

que, pendant quelque temps encore, les populations de France devront vivre dans cette alternative cruelle. Mais aucun Français n'oublie qu'il doit, par tous les moyens, tenter de survivre à cette ère de misères et de privations. Il est fermement décidé à subsister, jusqu'au jour de la libération.

La France est aux mains d'un conquérant sans pitié. Mais, malgré tout, la flamme de l'espoir anime tous les Français, ainsi qu'en témoigne ce poignant récit d'un jeune homme qui rentre à Paris après une longue absence :

J'arrive aux Batignolles par la rue de Rome et la rue Tronchet. La ville est silencieuse, l'odeur des rues n'est plus la même, les visages sont pâles ; ce n'est plus Paris.

Les passants déambulent lentement sur les trottoirs, battant le sol de leurs semelles en bois. Machinalement, je suis du regard la longue file de devantures qui borde les boulevards. Tout est mort. C'est une interminable procession de cercueils que mes yeux aperçoivent. Quelques rares automobiles passent, avec des Allemands dedans. Les Parisiens aisés vont à bicyclette. La foule si animée du temps jadis n'est plus qu'un assemblage d'ombres, moucheté par endroits par les uniformes sombres des Allemands. L'habitant de la capitale promène lentement sa mine épuisée, mais son regard brille étrangement. On sent qu'il a appris à mener une vie refoulée, barricadée derrière une armure de fierté. Ce masque d'orgueil, il ne l'abandonne jamais, même pas sur le terrain d'exécution.

Dans cette lutte quotidienne contre la faim, ce n'est pas l'organisme qui court le danger le plus grave : c'est l'âme. Mais l'âme de Paris n'a jamais perdu la maîtrise d'elle-même : « J'ai rêvé de rôti de porc cette nuit », dit un jeune homme dans le métro, et tout le monde sourit. L'air parisien est saturé d'effluves d'ironie, qui couvrent la détresse actuelle de la Ville-Lumière...

Place de la Concorde : l'immense square est presque désert. Pourtant, il est près de midi. Un officier allemand, en grand uniforme, stationne.

Soudain, quatre autobus militaires, salis par la peinture jaunâtre de camouflage qui recouvre leurs carrosseries, arrivent sur la place. Leurs passagers sont des militaires allemands casqués. Ils viennent de Satory, de l'Ecole Militaire et du mont Valérien que les Parisiens appellent actuellement « la colline sanglante » à cause des exécutions qui y ont lieu régulièrement.



Une scène de rue dans Paris occupé. Un automobiliste est arrêté par des policiers allemands pour être questionné, tandis que d'autres gardent le boulevard.

Cette compagnie doit monter la garde : elle est composée d'hommes des panzers, vêtus d'uniformes noirs aux parements jaunes. De lourdes bottes et la dague à la ceinture complètent l'équipement de ces soldats d'élite. Ils sont en rangs, derrière la musique :

— Stillgestanden... Vorwaerts marsch !

L'ordre claque comme un coup de fouet. Une seconde de silence et puis l'hymne guerrier éclate en plein dans les Champs-Elysées. Les pigeons ont disparu : depuis longtemps, ils ont déserté Paris. Les cuivres font entendre leurs voix métalliques, les mesures scandent les pas de la troupe qui se dirige vers la Place de l'Etoile. Je suis le cortège, tout en me tenant à distance. Sur les trottoirs, on ne voit pas un seul Français.

Les rues avoisinantes sont pleines d'agents de police. De temps en temps, j'entends un coup de sifflet strident. Je passe devant l'Auberge Alsacienne qui est ornée d'une pancarte : « Fuer Besatzungstruppen reserviert » ; le cinéma Marignan est devenu un « Soldaten-Kino ».

Les stations de métro « Marbeuf » et « George V » sont encore ouvertes. Les voyageurs qui débouchent de sous terre sont surpris par le défilé. Ils rentrent dans le tunnel, ou bien s'en vont regarder attentivement les devantures des magasins, tournant ainsi le dos à la troupe allemande qui défile musique en tête.

(Lire la suite à la page suivante)

LYON

bastion de la résistance française

Les événements qui se sont récemment déroulés à Lyon : manifestations, grèves, collisions, arrestations de patriotes, internement de l'homme qui incarne en lui le nationalisme lyonnais, M. Edouard Herriot, tout cela laisse prévoir que la grande ville industrielle de France sera — est déjà — le bastion de la résistance et le foyer du mouvement qui libérera le pays. Pendant la révolution de 1789, Marseille grava son nom en lettres flamboyantes dans l'Histoire. Dans la nouvelle révolution qui couve en France, Lyon y tiendra vraisemblablement une place prépondérante.

Ce n'est pas la première fois que la grande cité a fait parler d'elle, à l'occasion d'événements d'une grande portée historique. Depuis sa fondation en l'an 43 avant l'ère chrétienne, sous les Césars romains, Lyon fut le centre de mouvements populaires qui eurent leur répercussion bien au delà de ses remparts. C'est grâce à cette ville que le christianisme se répandit dans le centre de la France. Rappelons que c'est un Syrien, Photin, qui s'en alla d'Asie pour y prêcher la nouvelle religion et devint le premier évêque de Lyon. Son successeur, Irénée, est aussi un Oriental de Smyrne. Les premiers chrétiens de Lyon firent triompher en France les principes d'égalité et de justice que leur enseignait l'Evangile, comme les Lyonnais d'aujourd'hui feront triompher les principes de droit et de liberté. Ils se battirent en 725 contre les Arabes pour les repousser loin de leur ville. Ils se battirent plus tard, avec un courage farouche, contre les seigneurs féodaux du voisinage qui voulaient les priver de leur liberté. Il serait long d'énumérer les exploits des habitants pour leur bonne et chère ville. Pendant la Révolution, Lyon fut l'une des cités les plus éprouvées de France. Royalistes et républicains se battaient avec le même acharnement, et les uns et les autres avaient la conviction de le faire pour la bonne cause. La contre-révolution fit de la ville son siège et la prise de Lyon par le général Kellermann, qui commandait l'armée républicaine, fut suivie d'une répression terrible. On enleva à la ville son nom et un monument fut projeté qui devait porter cette inscription : « Lyon a fait la guerre à la liberté ; Lyon n'est plus ». Mais l'année suivante on lui rendit son nom. Et la ville qui avait « fait la guerre à la liberté » devait devenir par la suite un bastion de cette liberté, du socialisme, de la démocratie. Après la révolution de 1830, des émeutes y éclatèrent au sujet des conditions de travail. Ce fut un mouvement essentiellement ouvrier. Les patrons, les chefs d'ateliers et les ouvriers de Lyon avaient élaboré un tarif des salaires, approuvé par le préfet. Mais les fabricants et les négociants se plaignirent à Casimir Périer, alors président du Conseil, qui annula le tarif. Le conflit éclata aussitôt. Les ouvriers prirent les armes le 21 novembre 1831. Ils arborèrent un drapeau noir sur lequel ils avaient inscrit : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » Une partie de la population ainsi que de la garde nationale se joignit aux insurgés qui forcèrent les autorités à leur abandonner la ville. Le préfet Bouvier-Dumolard proposa sa médiation entre le gouvernement et les chefs des insurgés. Mais il fut désavoué par Casimir Périer qui préféra avoir recours à la force et envoya contre Lyon une armée commandée par le duc d'Orléans et le maréchal Soult, alors ministre de la Guerre. Le 3 décembre, l'armée entra dans la ville et l'occupa sans effusion de sang. Le résultat de ce mouvement fut : la suppression du tarif, le désarmement de la population, le licenciement de la garde nationale, la destitution du préfet de Lyon. Mais il n'y eut de la part du gouvernement aucune répression contre les ouvriers. Toutefois, cette insurrection de 1831 avait préparé le terrain à l'insurrection politique qui éclata trois ans plus tard, en 1834, et déchaîna une bataille de quatre jours, du 9 au 12 avril, qui se termina également par la victoire des troupes sur la population insurgée. La révolution de Février y fut accueillie avec enthousiasme. En 1849 : émeute. En 1851 : procès des « Montagnards » condamnés pour conspiration. Lyon fut en ébullition perpétuelle de 1831 jusqu'à l'avènement de Napoléon III. Une période de calme, puis ce fut 1870. Deux soulèvements eurent lieu cette année-là et l'année suivante. Ce fut à Lyon que se forma l'une des armées qui tentèrent la fameuse marche sur Belfort.

Les conspirations qui suivirent la chute du premier Empire, les sanglantes émeutes ouvrières de 1831 et 1834, le mouvement républicain de 1848, tout ce que nous venons de citer plus haut constitue les raisons pour lesquelles on donna à Lyon une organisation administrative spéciale.

Actuellement, Lyon, chef-lieu du département du Rhône, compte 580.000 habitants. C'est, après Paris et Marseille, la troisième ville de France par rapport à la population en même temps qu'à l'industrie. Les soieries de Lyon sont célèbres dans le monde entier et l'industrie de la soie a amené une extension considérable des rapports commerciaux entre cette ville et le Proche-Orient. En Egypte, en Syrie, au Liban et dans le Moyen-Orient, nombreux sont les agents des fabriques lyonnaises et très importants sont les chiffres d'affaires traitées avec cette cité industrielle française.

Rappelons également que Soliman Pacha (colonel Sèves), qui organisa l'armée égyptienne sous Mohammed Aly, est un Lyonnais.

Aujourd'hui, Laval, dans l'exécution de sa politique de collaboration, veut envoyer les ouvriers de Lyon travailler en Allemagne. Les ouvriers résistent, manifestent, refusent de partir et se mutinent. Leurs chefs sont arrêtés. Laval recourra-t-il aux grands moyens ? Ceux-ci auront sans doute des conséquences décisives sur le cours des événements en France et feront revivre, à Lyon, les scènes violentes d'autrefois.

LA FRANCE D'AUJOURD'HUI

(SUITE)



La statue de Jeanne d'Arc, élevée à quelques kilomètres de Verdun, doit frissonner du voisinage du drapeau nazi qui flotte aujourd'hui à ses côtés. Triste contraste que celui de l'héroïne qui sauva son pays et de l'étendard qui représente sa triste chute.

Sur le toit du Poste Parisien, entre les deux antennes, flotte un immense drapeau à la croix gammée. La compagnie est arrivée près de l'Arc de Triomphe. Passera-t-elle sous ce portique de gloire, ou bien contournera-t-elle le tombeau du Soldat Inconnu ? La fanfare joue maintenant un tonitruant « Deutschland über alles ». Les hommes des panzers s'engouffrent sous la voûte de l'Arc, martelant de leurs pas pesants les dalles qui entourent le tombeau sacré.

Je n'ai plus envie de les suivre. J'en ai assez vu...

●

C'était un grand gaillard, avec un visage crémeux dont le teint était rehaussé par sa toque noire. Lorsqu'on lui parlait des misères endurées par les gens, des souffrances, il prenait un air absent, comme s'il avait trouvé une philosophie de la vie qui lui permit de se détacher complètement des choses de ce monde. C'était un curé de la Ceinture Rouge.

Après l'armistice, il était revenu à sa cure. Mais dans ses veines coulait du sang rouge, et il s'était joint aux rebelles français. Bientôt, il devint un des meneurs de l'agitation clandestine contre l'oppresseur. Il n'eût aucun scrupule à faire du faux et de l'usage de faux. Ses mains habiles confectionnaient de faux papiers, de faux passeports, de fausses cartes d'identité, et même de faux « Auswais » (passes militaires). Il avait ainsi créé des bataillons entiers de combattants de France. Il peignait, grattait, gravait, imprimait, fondait de la cire et imitait à la perfection la signature de Stuelpnagel. Ses amis le connaissaient sous le nom de « Saint Sulpice ».

J'ai passé plusieurs heures avec lui, dans la cave qu'il avait aménagée en laboratoire. Pendant des jours entiers, le « curé » restait assis à sa table de travail, essayant d'imiter les sceaux de toutes les préfectures de France, fabriquant des cartes de libre parcours en France occupée, falsifiant des signatures, altérant des photographies.

Un matin à six heures, au moment même où il s'apprêtait à dire la messe, la Gestapo vint le chercher. Les policiers effectuèrent une perquisition interminable. On l'emmena.

Quelque temps plus tard, j'apprenais que sa mère également avait été arrêtée...

●

J'ai fait une courte visite au « Petit Poste ». Après avoir parcouru une dizaine de ruelles tortueuses, je me suis trouvé devant ce quartier général de la résistance française.

Dans la banlieue de Paris s'étend une région sans nom, où personne n'habite plus. C'est là qu'est situé le « Petit Poste ». Après avoir montré patte blanche, je suis admis à pénétrer dans une cave humide. Cinq hommes au visage de granit m'accueillent. La faible lumière qui filtre à travers les soupiraux les éclaire sinistrement. J'ai l'impression de me trouver dans une tranchée, au cours de la dernière guerre, à la veille d'une attaque.

— L'un des nôtres, dit brièvement mon guide à ses compagnons.

Le plus jeune d'entre eux me serre la main jusqu'à la broyer. Il a dix-neuf ans. Avant la guerre, il était porteur à tricycle. Il connaît à la perfection les moindres recoins de Paris.

Hier encore, tous ces hommes gagnaient leur vie au moyen de leurs vélos : aujourd'hui la bécane est leur cheval de bataille. Car ce sont là les cyclistes du fameux « Corps Franc », les commandos de Paris. Dès que la nuit tombe, ils partent à la chasse au nazi. Leurs couteaux frappent fréquemment. Ils travaillent seuls, absolument seuls. Quand ils échouent, ils ne reviennent pas. Leurs « surins » frappent avec précision entre les omoplates des Allemands.

Le chef du « Petit Poste » allume une torche électrique et promène le rayon de lumière sur les murs de la cave. Les parois sont toutes gravées de signes mystérieux. On m'en donne la clé :

+ signifie un Allemand tué

++ signifie un officier allemand tué

O signifie un assassinat

X signifie un empoisonnement

— signifie un patriote tombé au champ d'honneur.

Je n'ose plus écouter les explications. La torche s'éteint. Il fait de nouveau noir. Je prends congé.

En route vers Paris, Paris où ces hommes seront en chasse cette nuit. Dans les rues de Montmartre, j'entends une faible musique qui gémit à travers une fenêtre close. Mon esprit bat machinalement la mesure : « plus... moins... plus... moins ».

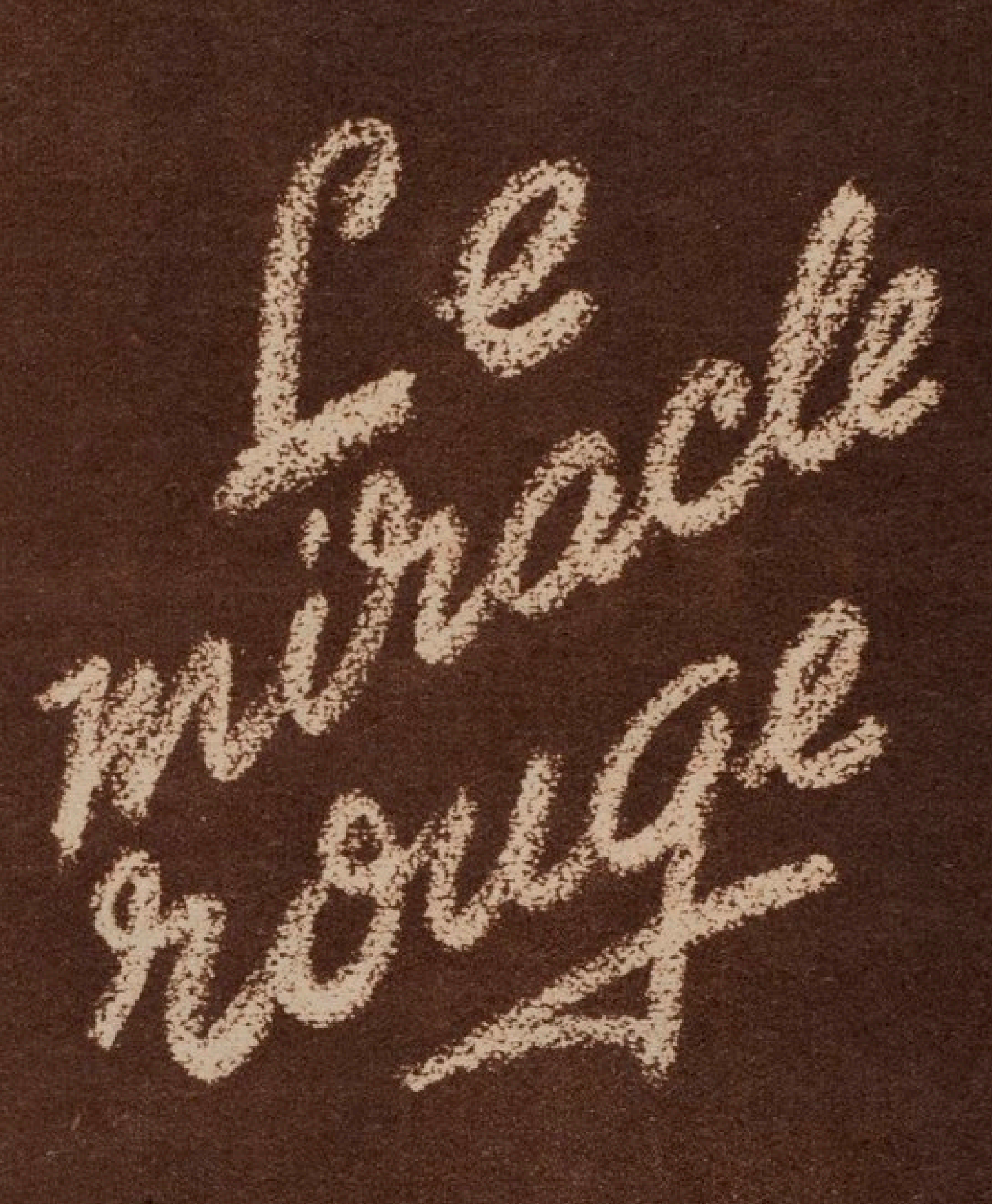
Combien de nouveaux signes seront encore marqués sur les parois de la cave, jusqu'au jour où tout cela finira ?



Le cinéma Marignan, qui jadis était le rendez-vous de l'élite parisienne, est aujourd'hui réservé exclusivement aux troupes d'occupation.



DES CHARS D'ASSAUT, SUIVIS DE TROUPES D'INFANTERIE, AVAN





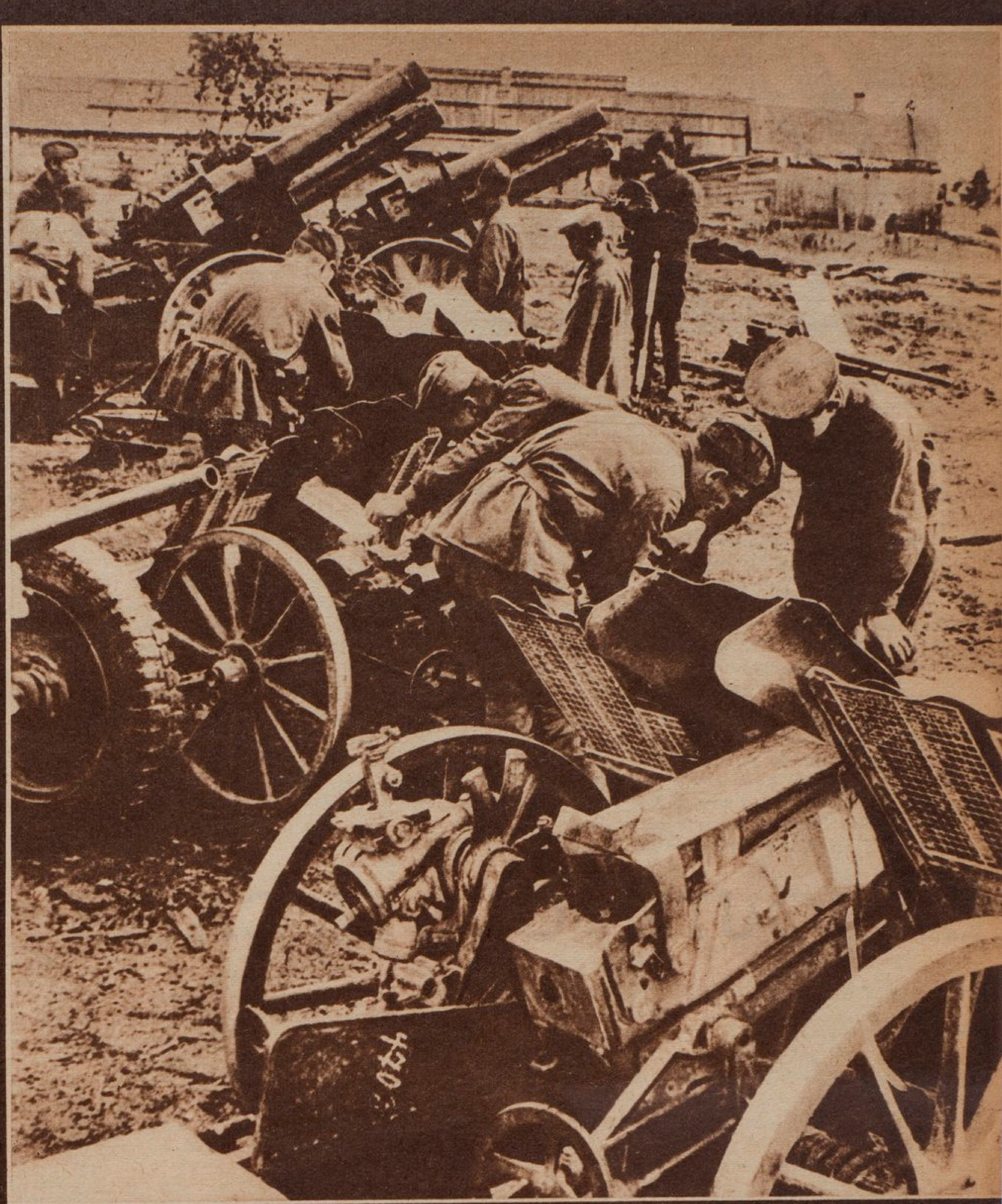
COUVERTS PAR UNE INTENSE ARTILLERIE, LES SOLDATS ROUGES MONTENT A L'ASSAUT D'UNE POSITION ENNEMIE SITUEE SUR LA RIVE OPPOSEE DE LA RIVIERE.



LE CAPITAINE SAVCHENKO (A DROITE) ET SON LIEUTENANT, A BORD D'UN NAVIRE COMPOSE D'ELEMENTS FEMININS ET QUI PATROUILLE LES RIVIERES.



VANCENT EN RANGS SERRES VERS LES POSITIONS ENNEMIES.



DANS LES CONTRE-ATTAQUES FEROCES QU'ELLES LIVRENT A L'ENNEMI, LES TROUPES RUSSES CAPTURENT UN NOMBREUX MATERIEL ALLEMAND.

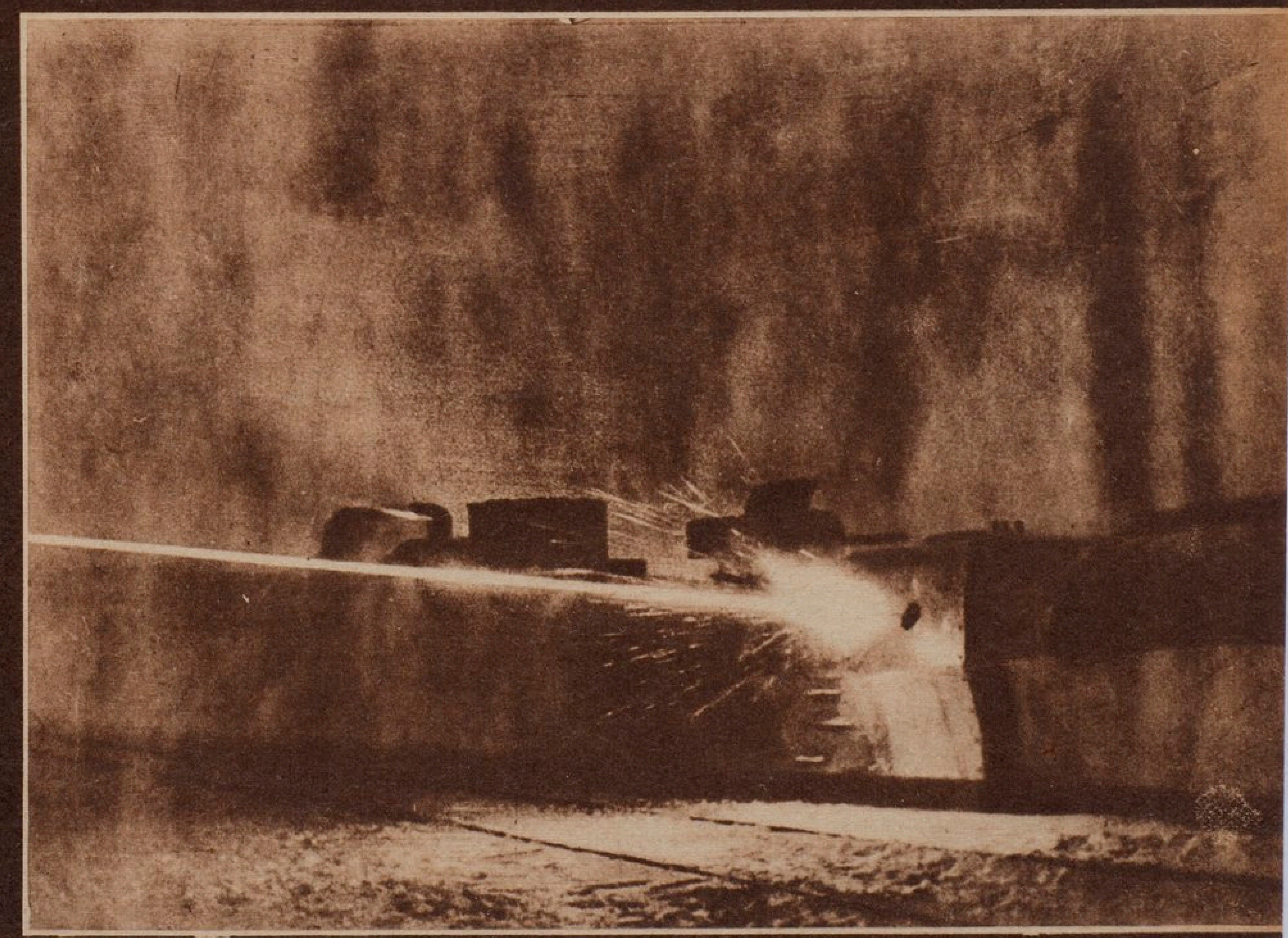




DES HOMMES DE L'ARMEE ROUGE SE LIVRENT A LA PECHE POUR AIDER AU RAVITAILLEMENT EN VIVRES DES TROUPES SUR LE FRONT DE LENINGRAD.



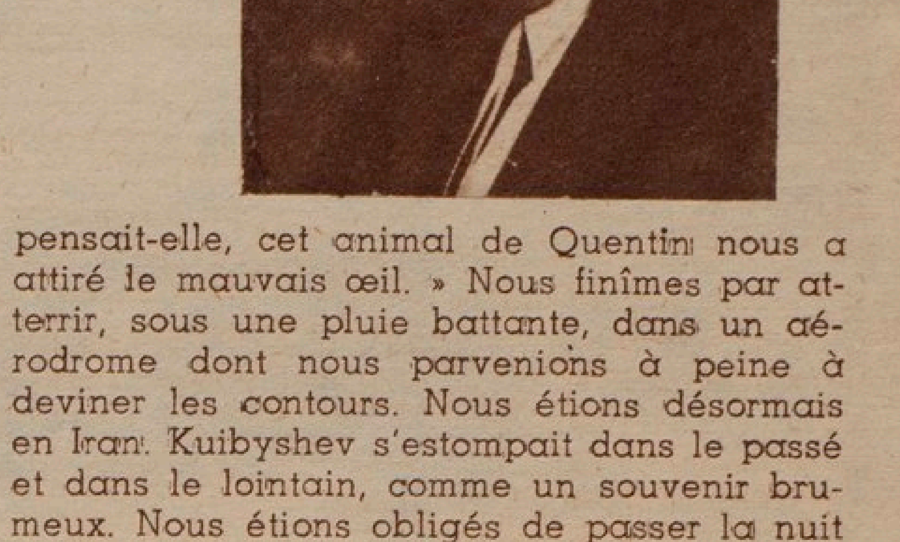
CHASSEES PAR LES ARMEES NAZIES, PLUSIEURS FAMILLES DE FERMIERS N'ONT POUR TOUT GITE QU'UN ABRI QU'ELLES ESSAIENT DE RENDRE CONFORTABLE.



UN FEU INTENSE, DIRIGE D'UN TRAIN BLINDE SUR LES FORTIFICATIONS ENNEMIES, FAIT SUBIR A CELLES-CI DE GRAVES DOMMAGES.

Un reporter à l'aventure

DANS UN MONDE EN GUERRE



par QUENTIN REYNOLDS

Quentin Reynolds est un journaliste et un écrivain des plus cotés aux Etats-Unis. En sa qualité de correspondant du grand magazine « Collier's », il a longuement séjourné en Europe et en Afrique, visitant les principaux théâtres d'opérations. De retour en Amérique, il a publié un ouvrage intitulé « Seules, les étoiles sont neutres », dans lequel il a tenu à relater les mille et un incidents qu'il a vécus, de préférence aux événements historiques de cette guerre, qu'il laisse aux critiques militaires. C'est de ce livre passionnant que nous avons tiré la série d'articles que nous présentons à nos lecteurs.

Après avoir vainement essayé d'obtenir une interview de Winston Churchill, Reynolds est un beau jour convoqué au 10, Downing Street, où l'attend son grand ami Harry Hopkins. Grâce à l'intervention de ce dernier, le journaliste pourra accompagner le Premier britannique au cours d'un voyage d'inspection, au bout duquel, à sa grande surprise, Churchill l'invite à déjeuner. Pendant toute la durée de la blitzkrieg contre l'Angleterre, Reynolds a vu les Britanniques souffrir et combattre. Il a connu les horreurs des bombardements sur Londres, il a assisté aux exploits des as de la R.A.F.

Le 22 juin 1941, l'Allemagne attaque l'U.R.S.S. Reynolds demande immédiatement un visa pour Moscou, mais butte dans des difficultés nombreuses. Finalement, il obtient l'autorisation de se rendre à Moscou et part avec la mission Beaverbrook-Harriman. A Moscou, il prend part à un dîner officiel offert par Staline, se dispute avec Lozovsky. Ensuite Reynolds nous conte avec humour l'évacuation du corps diplomatique de Moscou à Kuibyshev et d'une opération qu'il dut subir. Dans l'épisode que nous publions aujourd'hui, l'auteur raconte le voyage qu'il fit en compagnie de Litvinoff, de Kuibyshev en Iran et ensuite au Caire. *

EN ROUTE POUR LE CAIRE

La vie à Kuibyshev n'avait rien d'attrayant pour nous, même pas du point de vue journalistique. Un beau jour, Alice Moats, Philip Jordan et moi-même résolûmes de quitter l'U.R.S.S. Cela était plus facile à dire qu'à faire. A Archangel, les glaces avaient déjà commencé à faire leur œuvre. De temps en temps, un cargo quittait ce port à destination de la Grande-Bretagne, mais pour arriver dans le Nord il fallait effectuer un long voyage de plusieurs mois, sur la Volga. Puis, comme par miracle, nous apprîmes que Sir Walter Monckton était en route pour Kuibyshev. Monckton était l'homme n° 2 du ministère de l'Information. C'est un grand ami à Jordan et à moi-même. Nous étions tellement excités par la nouvelle de son arrivée que nous résolûmes de donner un cocktail-party en son honneur.

Cela aussi était plus facile à dire qu'à faire, car s'imaginer trouver de quoi faire des cocktails à Kuibyshev équivalait à chercher une aiguille dans une botte de foin. Nous nous précipitâmes chez le petit homme, appelé Jack, qui dirigeait l'hôtel dans lequel nous habitions. Nous parvînmes à lui faire comprendre que Sir Walter était, en Angleterre, un personnage aussi important que Molotov en U.R.S.S. Nous le suppliâmes de faire son possible pour dénicher quelques boissons un peu différentes de goût que la vodka et quelque nourriture de choix. Il nous promit du whisky et des pommes de terre frites !

UN COCKTAIL-PARTY SANS COCKTAIL

Tous les correspondants se mirent en campagne pour dénicher du fromage, des cigarettes, en un mot le matériel nécessaire à la confection d'une soirée convenable.

La réception dépassa en faste tout ce que nous avions pu espérer. Sir Walter était enchanté de notre accueil, bien que chacun de nous s'efforçât de gorger les invités de vodka, afin d'économiser le whisky si rare dans cette ville.

Au cours de la soirée, je pus échanger quelques mots avec Monckton. Je n'y allai pas par quatre chemins :

— Walter, je voudrais sortir de ce pays.

— Je m'attendais à une pareille requête de votre part, me répondit-il sans surprise. Je dois me mettre en route pour Le Caire. Il y a une place pour vous dans l'avion.

— Mais je veux rentrer à Londres, je ne veux pas aller au Caire.

— Croyez-moi, mon vieux, venez au Caire, vous n'aurez pas à vous en repentir.

Sur l'instant, je ne compris pas ce qu'il voulait dire ; mais je m'inclinai sans protester. Je lui dis que Moats et Jordan voulaient aussi partir et que notre dernier espoir était en lui.

— M. Litvinoff, sa femme et sa secrétaire, quelques personnalités diplomatiques seront également du voyage. Il y a de la place pour tout le monde, nous partons dans un très grand appareil.

La soirée nous avait coûté 200 dollars, mais aucun de nous ne songea à rechigner à cause de la dépense. Nous n'avions pas gaspillé notre argent.

Le séjour de Monckton à Kuibyshev se prolongea pendant trois semaines. Entre temps, le rédacteur en chef de Jordan lui avait envoyé une dépêche, lui demandant de bien vouloir demeurer en U.R.S.S. Il fit cette requête non seulement en sa qualité de patron, mais en se prévalant des liens d'amitié qui le liaient à mon confrère. Philip n'avait qu'à se résigner au nom de l'amitié. Avant mon départ, je pris congé d'Oumansky, l'ancien ambassadeur de l'U.R.S.S. aux Etats-Unis, auquel avait succédé Litvinoff. Je lui fis part de mon intention de revenir en U.R.S.S. dans un avenir prochain, afin de mieux étudier ce pays, ce peuple, cette armée qui ont fait couler tant d'encre, afin d'essayer, avec un peu plus de succès, de déchirer un coin du voile de mystère qui a caché cette moitié de l'Europe aux yeux du reste du monde pendant un quart de siècle.

DÉPART POUR TÉHÉRAN

Nous quittâmes Kuibyshev à six heures du matin. Notre première destination était Téhéran, en Iran. A l'aérodrome, il faisait un froid de chien.

— Allons nous blottir dans la chaleur du capitalisme, me dit Moats en plaisantant, au moment où l'avion prenait sa course pour quitter le sol.

C'était la première fois que M. Litvinoff prenait l'avion. Nous étions tous heureux du nouveau poste que le gouvernement des Soviets avait confié à cet homme étrange. De tous les hommes d'Etat russes, Litvinoff est le moins oriental. Sa physionomie, ses manières sont celles d'un Européen, qui serait à l'aise dans n'importe quelle capitale du monde, Londres, Léningrad, aussi bien que Washington et Moscou.

Les journalistes internationaux ont toujours éprouvé une sympathie poussée envers Litvinoff. Grand, jovial, affable, il ne nous a jamais donné une nouvelle qu'il avait l'intention de taire, mais il a toujours habillé ses refus d'une apparence de politesse exquise.

Lorsqu'en 1939 Litvinoff fut « limogé » de sa charge de ministre des Affaires Etrangères, tout le monde pensa qu'il était tombé en disgrâce. On s'attendait, à tout moment, à apprendre qu'il avait pris le chemin des mines de sel de la Russie orientale. Mais il n'en fut rien. Les événements qui se succédèrent à partir de cette époque démontrèrent que Staline avait eu de bonnes raisons pour remplacer son ami par Molotov. La guerre était inévitable, mais l'U.R.S.S. n'était pas prête. Il fallait gagner du temps et, pour cela, tâcher de conclure un accord avec l'Allemagne. Litvinoff était trop connu pour ses sentiments antifascistes, pour pouvoir entamer des négociations avec les pontes nazis. On choisit Molotov, qui remplit son rôle à merveille. Staline demeura impassible comme une statue de granit. Il ne prononça pas un seul mot. C'est Molotov qui se chargea des sourires, des courbettes, des poignées de mains à Ribbentrop et à sa suite, lors de la conclusion du pacte germano-soviétique. Puis, deux ans plus tard, la guerre éclata entre les deux pays. Litvinoff pouvait revenir à l'avant-scène de la politique soviétique. On lui confia un des postes les plus importants et les plus difficiles. Maintenant, il était en route pour prendre possession de ses fonctions d'ambassadeur soviétique à Washington.

ATTERRISSAGE A ASTRAKHAN

L'avion survolait maintenant un paysage d'une monotonie exaspérante, une succession de plaines blanches, couvertes de neige épaisse. Nous volions très bas, pour échapper à de mauvaises rencontres avec des avions ennemis. Tard dans l'après-midi, le grand oiseau se posa sur l'aérodrome d'Astrakhan, pour refaire le plein d'essence. Le temps s'était gâté, et l'on nous apprit que nous devions passer la nuit là.

Nous fûmes reçus à l'hôtel comme si nous étions les membres d'une famille royale. Alice Moats disparut pendant quelques minutes du grand hall dans lequel nous étions réunis. Elle revint le visage rayonnant.

— J'ai passé mon lit en revue, dit-elle avec enthousiasme. Les draps sont nouveaux ! Les couvertures sont nouvelles ! J'ai retourné le matelas, et savez-vous ce que j'ai trouvé ?

— La douzaine habituelle, répondis-je d'un ton blasé.

— Pas une seule punaise, mon vieux, pas une seule ! Songez, quelle joie pouvoir finalement passer une nuit sans avoir à subir la compagnie désagréable de ces petites bêtes insolentes !

Le lendemain, nous effectuâmes un autre morceau de parcours, jusqu'à Bakou. Une fois de plus, après avoir pris connaissance des rapports météorologiques, les pilotes refusèrent de risquer la vie des personnages qu'ils transportaient, en continuant le voyage. Une fois de plus, nous attendîmes des autos qui devaient nous transporter jusqu'à la ville. Nous nous trouvions en plein cœur du territoire tellement convoité par Herr Hitler. L'hôtel Intourist, dans lequel nous logeâmes, est, à mon avis, le meilleur qui existe dans toute l'Union Soviétique.

Je venais de prendre mon bain lorsque l'ambassadeur Steinhardt fit irruption dans ma chambre :

— Quent, si vous étiez à New-York ce soir, où iriez-vous manger ?

— A la maison, naturellement, répondis-je étonné.

— Et quel est le menu que vous commanderiez ?

— Un gros bifteck saignant avec des oignons, des pommes de terre frites. Le reste du menu m'intéresserait fort peu.

— Eh bien, j'ai une nouvelle pour vous. Seulement, je vous prie de ne pas tomber raide mort de saisissement. J'ai commandé des biftecks et, à ma grande surprise, ils ne m'ont pas répondu « niet ». J'ai commandé des pommes frites et nous les aurons. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous êtes un type formidable, répondis-je.

— Naturellement nous commencerons par du caviar et de la vodka en guise de hors-d'œuvre.

Je m'habillai à toute vitesse et courus frapper à la chambre d'Alice Moats.

— Je suis dans mon bain ! me cria-t-elle.

— Comment pourrons-nous vous reconnaître lorsque vous serez propre ? lançai-je, avant de courir pour communiquer les nouvelles gastronomiques à Monckton.

Au cours du merveilleux dîner, nous apprîmes que la population locale considérait la visite de Litvinoff comme un insigne honneur et que son arrivée avait fait plus de bruit que l'apparition de la Sainte Vierge à Sainte Bernardette.

Nous passâmes quatre jours et quatre nuits à Bakou, mais personne d'entre nous ne songea à se plaindre, vu que nous avions des bains chauds à discrétion et les repas étaient succulents. Lorsque nous quittâmes la charmante localité de la Caspienne, nous étions tous d'humeur excellente. Dans l'avion qui prenait son élan, je taquinais Moats.

— Ne soyez donc pas tellement jovial, me dit-elle. Vous finirez par nous attirer les foudres du mauvais sort. Gare au mauvais œil !

Le décollage fut parfait. Pendant trois heures, le vol se déroula dans des conditions idéales. Mais, soudain, nous aperçûmes une sombre barrière de nuages à l'horizon. Nous fûmes obligés d'affronter une tempête assez sérieuse, qui nous secoua gaillardement. Je n'osai pas regarder Alice Moats. « Sûrement, pensait-elle, cet animal de Quentin nous a attiré le mauvais œil. » Nous finîmes par atterrir, sous une pluie battante, dans un aérodrome dont nous parvenions à peine à deviner les contours. Nous étions désormais en Iran. Kuibyshev s'estompait dans le passé et dans le lointain, comme un souvenir brumeux. Nous étions obligés de passer la nuit dans cet endroit, vu que les rapports de la météo étaient loin d'être favorables.

NOUS SOMMES PORTÉS DISPARUS

Je passai toute la nuit à faire des jeux de société avec Moats, tout en dégustant un excellent cognac iranien. Nous en vidâmes plusieurs bouteilles.

L'ambassadeur iranien Saed, qui faisait partie de notre compagnie, insista pour payer la note de l'hôtel. Aux faibles lueurs d'une aube blafarde, nous retournâmes à l'aérodrome, où l'appareil ronflait déjà de tous ses moteurs. Le décollage fut mouvementé. Nous évitâmes de justesse une ligne d'arbres qui bordaient l'aérodrome. Je regardai mes compagnons de voyage. L'un d'eux, le Group Captain de la R.A.F. Hallowell, était en train d'allumer une cigarette. Ses mains tremblaient.

— J'ai passé ma vie dans les airs, me dit-il, mais cette fois-ci il était vraiment moins cinq.

Plus tard, je racontai aux autres que nous avions failli nous écraser. Personne ne voulut me croire. Je leur demandai de s'adresser à Hallowell.

— Oh ! ce n'était rien, dit-il avec insouciance, nous avons manqué les cimes de ces arbres de presque un demi-mètre.

Le voyage continuait sans incidents, malgré une forte pluie qui rendait la manœuvre de l'appareil assez difficile. Nous franchîmes une barrière de montagnes et, soudain, nous nous trouvâmes en train de survoler un monde tout à fait nouveau. Nous volions au-dessus de grandes surfaces verdoyantes, sur lesquelles brillait un soleil éclatant. Finalement, nous arrivâmes à Téhéran. Nous y avions mis du temps...

L'avion se posa lentement sur le terrain. Nous fûmes accueillis par une foule de personnalités qui semblaient nous attendre avec impatience.

Le ministre des Etats-Unis serra chaleureusement la main à Steinhardt et lui dit :

— Mon Dieu, vous êtes sains et saufs ! Nous avions perdu tout espoir. Un correspondant de l'United Press, un certain Peters que j'avais connu à Londres, me dit :

— Nous ne comptions plus vous revoir vivants.

— Quelle est cette histoire ? demandai-je avec étonnement.

— Mais ne vous êtes-vous pas rendu compte que vous avez été portés disparus pendant cinq jours ? Nous avons reçu un rapport disant que votre appareil s'était écrasé contre le flanc d'une montagne, mais cette nouvelle n'a pas été confirmée. La B.B.C. a annoncé que vous étiez perdus, et tout espoir de vous retrouver avait été abandonné.

Monckton, qui avait entendu une histoire similaire de l'ambassadeur britannique, se tourna vers moi, les yeux pétillants d'ironie :

— Vous faites un beau reporter, me dit-il. Pendant cinq jours nous sommes perdus, portés manquants, recherchés, et vous n'en savez rien ? Vous, au moins, deviez être au courant.

— Personne ne me dit jamais rien, répondis-je l'air piteux...

L'INCIDENT LITVINOFF

Alice Moats et moi avons passé quelques heures à contempler les devantures de boutiques de Téhéran. Nous n'avions rien pu acheter pour la raison élémentaire que nous n'avions pas d'argent. Steinhardt avait en poche quelques dollars américains, Monckton ne possédait que la modeste fortune de 5 livres sterling ; quant à moi, j'étais l'heureux possesseur d'une poignée de roubles, absolument sans valeur en Iran.

* Voir « Images » à partir du N° 682.

Ma camarade et moi avions écrit quelques articles avant de quitter la Russie, et comptions les passer à la censure à Téhéran. Restait à savoir où se trouvaient les bureaux des censeurs dans la capitale iranienne. Nous avisâmes un gentleman, auquel Moats s'adressa en français. Il répondit par gestes, nous faisant comprendre qu'il n'entendait pas cette langue. Moats, patiente, répéta sa requête en allemand, en espagnol et finalement en russe. L'individu nous regardait toujours d'un air effaré.

— Quel diable de langage parle-t-il donc ? finis-je par crier exaspéré.

— L'anglais, répondit calmement le gentleman. Je suis sujet britannique. Je travaille chez Reuter.

— Pouvez-vous nous indiquer le bureau de la censure ? demandai-je après avoir repris contenance.

— Oui, mais je vous préviens que vous devez d'abord soumettre vos articles à un censeur iranien. Ensuite vous passerez à la censure britannique, et finalement à celle de l'U.R.S.S.

— Je préfère faire censurer mes articles au Caire, répondis-je effrayé. Un censeur est une épreuve suffisante. Trois, c'est au-dessus de mes forces. Je devrais être anesthésié pour supporter une opération de cette envergure.

De retour à l'ambassade britannique, nous fûmes accueillis par Monckton à bras ouverts.

— Nous avons une soirée musicale, venez, on vous attend.

— Mais... et notre départ pour Le Caire ? demandai-je avec impatience.

— Nous partons demain matin, à bord d'un avion de la R.A.F., me dit-il. Mais j'ai peur qu'il n'y ait pas de place pour Moatsie.

— Moatsie n'a aucune intention d'aller en Egypte, répondit Moats. Je veux aller à Singapour.

— Litvinoff et sa suite ne veulent pas venir non plus avec nous, continua mon interlocuteur. L'ambassadeur et sa femme sont fatigués. Nous serons obligés de partir à six heures du matin, car nous ne pouvons pas atterrir au Caire pendant la nuit ; les aérodromes là-bas sont plongés dans le black-out et on n'allume pas les feux de balisage.

Une semaine plus tard, nous apprenions les détails d'un « incident Litvinoff ». Il y eut même une interpellation aux Communes à ce sujet. Un rapport d'une agence d'information avait annoncé que certains officiels britanniques s'étaient montrés discourtois envers l'ambassadeur. Des excuses solennelles furent présentées par la suite à Litvinoff qui, très étonné, ne comprit rien à la chose. En fait, l'ambassadeur avait su gagner l'estime et l'amitié de tous.

NOUS PASSONS LA NUIT EN PALESTINE

Nous atterrîmes en Palestine, sur un aérodrome de la R.A.F., pour refaire le plein. Il était deux heures de l'après-midi. On vint nous annoncer que quelque chose avait cloché dans l'atterrissage et que nous devions passer la nuit là-bas. Perspective peu agréable, mais nous changeâmes d'avis lorsqu'on nous annonça que nous nous trouvions à 50 kilomètres seulement de la ville sainte.

Une occasion magnifique pour visiter Jérusalem, pensai-je tout heureux. Nous arrivâmes là en pleine obscurité. La ville était plongée dans le black-out, et nous fûmes incapables de discerner quoi que ce fût.

A l'hôtel King David, je passai la soirée avec un inspecteur de l'administration qui avait le mal du pays et qui me mit au courant de ce qui s'était passé dans le monde depuis notre départ de Russie. Nous avions pris rendez-vous pour le matin de bonne heure afin d'aller visiter le Saint-Sépulcre, mais à 5 heures 30 du matin on vint me réveiller. L'avion était prêt à partir et il ne fallait pas perdre de temps si nous voulions arriver au Caire avant la tombée de la nuit.

Lorsque nous traversâmes Jérusalem encore endormie, il faisait nuit noire. Nous quittâmes la ville à toute vitesse. De nouveau j'étais frustré du panorama.

J'ignore tout de la Palestine. C'est notre sort à nous autres correspondants étrangers. Voici quelle est notre vie insipide : nous voyageons vite, très vite, nous ne voyons rien, absolument rien, et personne ne veut prendre la peine de venir nous renseigner sur ce qui se passe.

Représentation de gala

« EAGLE SQUADRON »

Une représentation de gala de « Eagle Squadron » sera donnée au cinéma Diana le mercredi 11 novembre sous le haut patronage de S.E. Sir Miles Lampson, au profit de l'œuvre de « H.E. Lady Lampson Christmas Stocking Scheme ».

Les billets sont en vente chez MM. Papasian, Vogel, au Turf Club, et un nombre limité se trouve au guichet de location du Diana. Loges : L.E. 5, 4 et 3. Fauteuils : P.T. 50, 25 et 12.



LA FALDETTA

coiffure pittoresque maltaise

Depuis le dix-huitième siècle, une vieille coutume maltaise a survécu jusqu'à nos jours : celle du port d'une immense capeline noire recouvrant la coiffure et s'étendant jusqu'à la cheville dont se parent un grand nombre de Maltaises. Cette coutume a pour origine l'appel des fidèles à l'église aux sons des carillons. Nombre de paysannes aux champs n'avaient pas le temps, lorsqu'elles entendaient les cloches, de rentrer chez elles et de revêtir des vêtements décents pour assister à l'office sacré. Cette capeline, jetée sur la tête, leur permettait ainsi de se rendre à l'église. Aujourd'hui encore, l'on voit à travers les rues de l'île des femmes recouvertes de ce vêtement pittoresque qui ne manque pas d'un certain attrait.



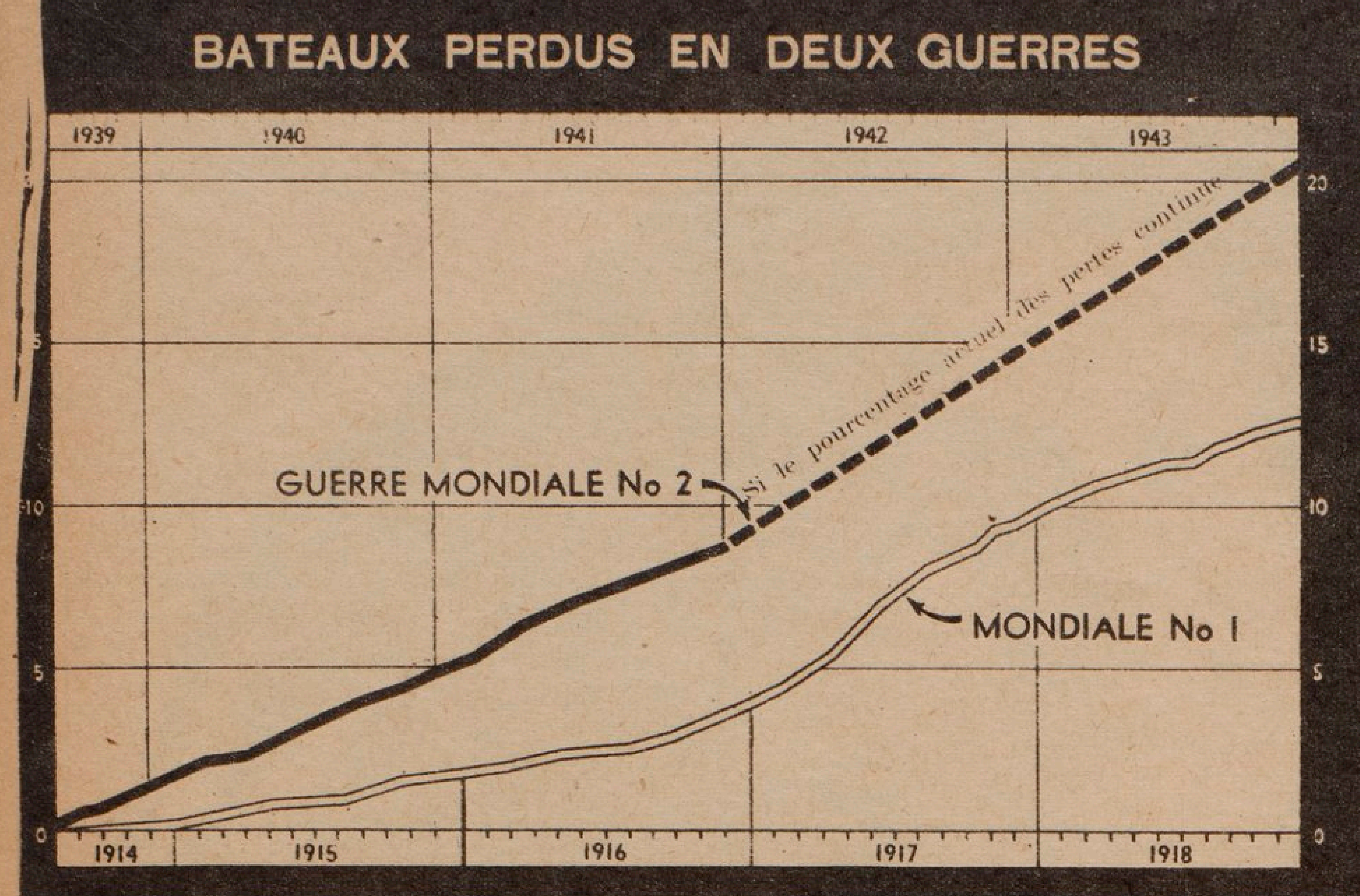
Commérages.



Pour se rendre au marché, certaines matrones font usage de la capeline traditionnelle.



Malgré les bombardements, les Maltaises gardent un sourire d'optimisme et de bonne humeur.



Le diagramme de 1942 indique un pourcentage de pertes supérieur à celui de l'autre guerre. Mais il ne faut pas oublier que le tonnage actuel est de beaucoup supérieur à ce qu'il était au cours de la guerre de 1914-18 et, comme l'a dit M. Churchill dans son dernier discours, la production actuelle dépasse de beaucoup les pertes navales subies par les Alliés.

PROGRAMME DE CONSTRUCTION ALLIÉ

EN MILLIONS DE TONNES

CONSTRUCTION AMERICAINE
CONSTRUCTION BRITANNIQUE

1939	1940	1941	1942 (EST.)	1943 (EST.)
1,5	1,5	2,5	10.5	16.0

PERTES ALLIÉES

EN MILLIONS DE TONNES

1939 (4 mois)	1940	1941	1942 (EST.)	1943 (EST.)
0,8	3,7	3,8	6,0	

Ainsi qu'on le voit, tant la construction britannique qu'américaine s'accroît d'année en année d'une façon considérable, et le programme de 1943 offre les promesses les plus optimistes. Certes, les pertes navales ont augmenté depuis le début des hostilités, mais la production s'accroît dans une proportion sans cesse grandissante.

Les chantiers américains construisent

3 NAVIRES PAR JOUR

Il n'y a pas si longtemps, le lancement d'un bateau comportait des rites allant des discours et de la traditionnelle bouteille de champagne brisée sur le flanc du navire aux cocktails et aux dîners offerts pour commémorer ce souvenir. Mais aujourd'hui que les bateaux construits glissent vers l'eau à la moyenne d'un ou de deux par jour, on n'y attache plus une aussi grande importance, et ce qui accrochait naguère l'attention de tout le monde passe maintenant presque inaperçu. C'est que, du Maine jusqu'aux rivages du Pacifique, personne n'interrompt son travail pour se laisser distraire par quoi que ce soit.

En seize ans, de 1922 à 1937, les chantiers américains avaient lancé tout juste deux grands navires de commerce capables de naviguer à travers l'océan. Deux seulement ! Au printemps de cette année-ci, ils en lançaient deux ou trois par jour, tout équipés pour la navigation. Vers l'automne — nous y sommes — la moyenne sera encore plus élevée et le mois de décembre verra probablement une bonne centaine de nouveaux navires.

Le gouvernement a décidé de construire 1.500 « Liberty ships » et chacun d'eux naviguera vers la fin de l'année qui vient. Si l'on compare ce chiffre à « l'énorme programme » de 1938 qui prévoyait la construction de 50 navires par an pendant dix ans, l'on ne peut que sourire. Maintenant, l'Amérique construit quatre ou cinq fois plus en cinq fois moins de temps.

A côté des « Liberty ships », il se construit aussi 800 autres vaisseaux, s'échelonnant du chaland aux pétroliers de 20.000 tonnes. Ces navires sont faits dans des docks appropriés dans plus de 65 chantiers sur les trois côtes et les Grands Lacs.

En 1937, l'Amérique aurait pu construire 46 navires en même temps dans 10 chantiers. Il y a quelques mois, elle avait 21 chantiers capables de rassembler 83 quilles de navires à la fois. Aujourd'hui, elle peut construire 400 quilles en même temps. Voici peu de temps, les Etats-Unis avaient 1.273 bateaux marchands et navires de guerre dans diverses phases de construction.

Henry Kaiser, directeur de la production navale des Etats-Unis que l'on appelle « le constructeur magicien » et à qui l'on doit la sortie de trois bateaux par jour dans les chantiers navals américains.

L'industrie maritime employait voici à peine trois ans 65.000 hommes ; maintenant, elle dispose de plus d'un quart de million. En comptant les ouvriers qui, dans tout le pays, sont engagés pour les tâches accessoires, cela fait un total de 2.000.000 d'hommes.

La concentration de cette industrie est d'ailleurs fort avancée. Les embarcations de sauvetage, par exemple, sont faites dans l'Indiana, dans une usine qui fabrique également des fourneaux. L'Ohio et le Kansas contribuent pour leur part à l'équipement. Plus de 500 usines, dans 32 Etats, fabriquent des pièces de bateaux et les boiseries; d'autres Etats fournissent les matières premières : le minerai de fer du Minnesota ; le charbon de Pennsylvania et du Kentucky ; le caoutchouc de l'Oregon et de Washington ; le cuivre de l'Utah... La liste est interminable.

Mais l'objectif principal de la flotte de la Victoire est ce fameux « Liberty ship », appelé à une construction de plus en plus rapide, qui peut être rapidement chargé et déchargé, et qui constitue un excellent navire de haute mer pouvant être facilement réparé partout sur les océans du monde.

Pour donner une idée de la façon dont les commandes du gouvernement sont exécutées, il n'y a qu'à se rapporter au contrat passé par exemple avec M. Andrew Jackson Higgins, constructeur de bateaux. M. Higgins a reçu du gouvernement une commande, la plus grande faite jusqu'ici, pour 200 « Liberty ships », vers la mi-mars 1942. Il a loué à cet effet un grand site de chantier d'une superficie de 3.000 acres qui forme une partie du faubourg de Montluzin. Le nouveau chantier emploie déjà 5.000 hommes pour édifier une usine de 27.000.000 de dollars. Quand elle sera achevée, 50.000 hommes contribueront à la construction des 200 navires qui devront être livrés avant la fin de l'année prochaine.

Les détails concernant les plans de M. Higgins sont soigneusement gardés, mais ce n'est un secret pour personne qu'il se propose d'achever cette production en masse en déplaçant les bateaux le long de terrains secs au fur et à mesure de leur construction. Il n'y aura pas de lancement, parce que les navires seront mis à flot au moyen d'un dock à écluses. De là, ils seront déplacés vers un canal spécialement équipé où les machines seront installées et la plus grande partie de la superstructure placée.

A quatre reprises, M. Higgins construisit de nouvelles usines maritimes. Chacune d'elles était plus grande que celle qui la précédait. Aujourd'hui, les cinq chantiers de constructions maritimes de M. Higgins travaillent à plein rendement et à toute vitesse, produisant des vedettes lance-torpilles, de rapides embarcations de débarquement, des chalands et des patrouilleurs pour les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

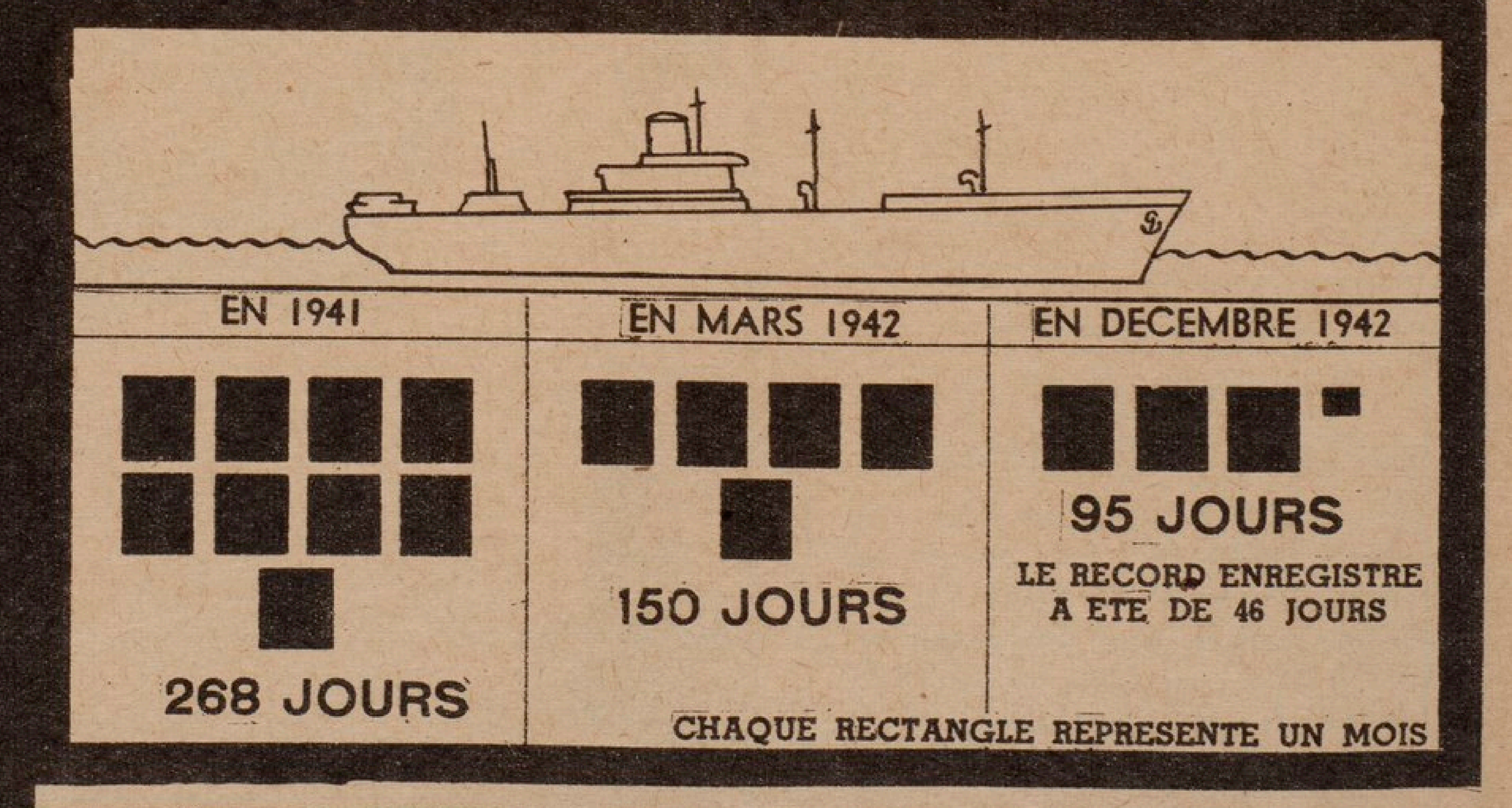
A un moment où il importe plus que jamais que les Alliés puissent engager leurs ressources sur les fronts décisifs, le gigantesque effort fourni par l'industrie maritime américaine est un des facteurs les plus importants de la victoire prochaine.

PROGRAMME DE CONSTRUCTION AMÉRICAIN

1939	1940	1941	1942	1943
UN BATEAU	UN BATEAU	UN BATEAU	TROIS BATEAUX	CINQ BATEAUX
CHAQUE	CHAQUE	CHAQUE	CHAQUE	CHAQUE
10 JOURS	7 JOURS	3 JOURS	1 JOUR	1 JOUR

Alors qu'en 1939 les chantiers américains produisaient un bateau chaque dix jours, il sort actuellement de ces chantiers, depuis le 30 septembre dernier, trois bateaux chaque jour. En 1943, la production sera de cinq bateaux par jour.

POUR CONSTRUIRE UN BATEAU



En 1941, il fallait 268 jours pour construire un bateau de guerre. En mars 1942, il en fallait 150 jours. Il n'en faut aujourd'hui que 95, et le record a été de 46, soit moins du tiers du temps initial.



Harassés par la lutte épuisante qu'ils durent mener contre l'attaque foudroyante de la Huitième Armée, les prisonniers ne demandent plus que le repos et le sommeil.

Un officier écossais offre une cigarette à un prisonnier italien blessé et couché sur un brancard.

L'AFRIKA KORPS en pleine retraite



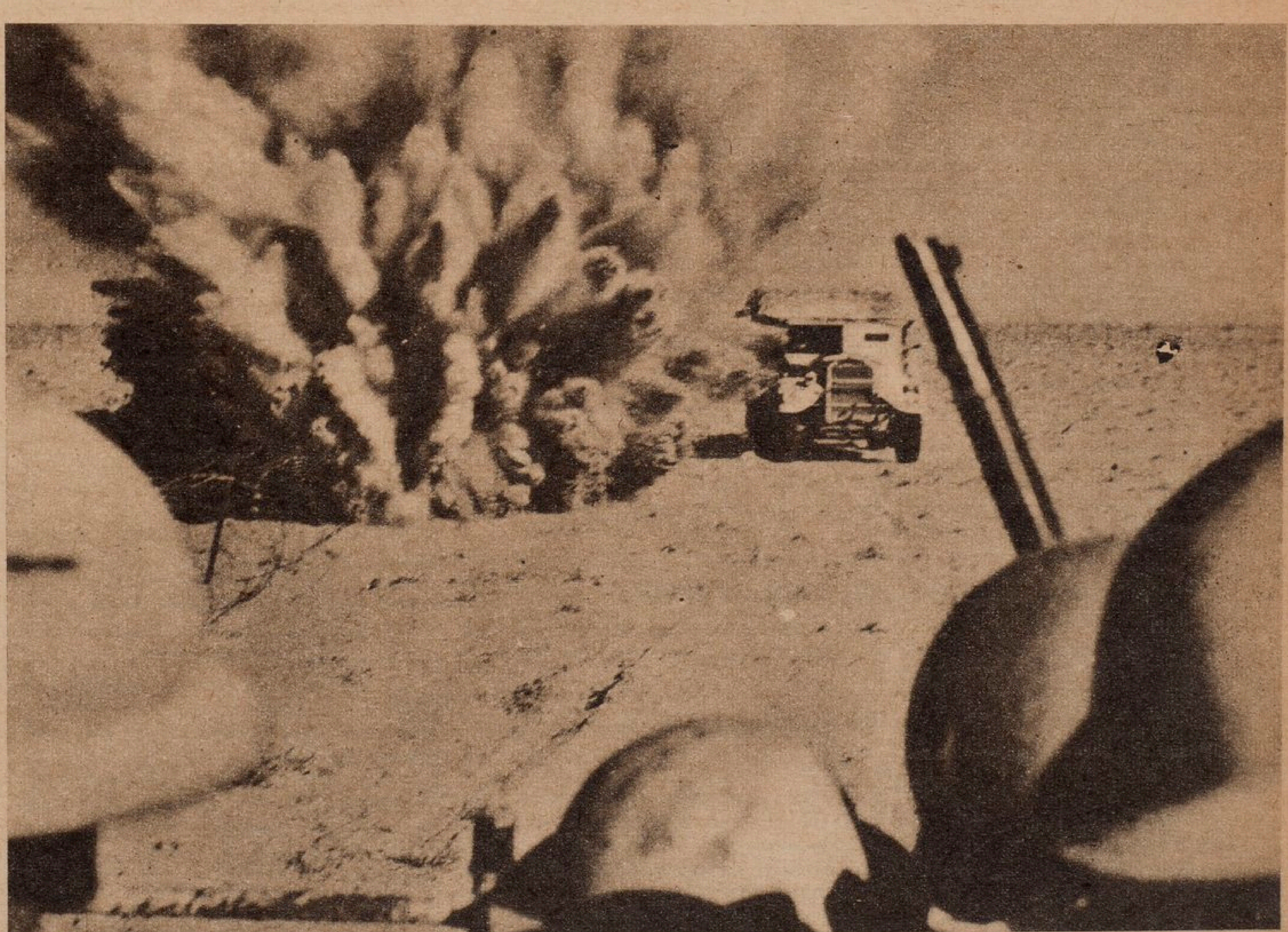
De nombreux officiers italiens furent capturés au cours des opérations. Les voici présentant leurs papiers d'identité à un capitaine britannique.



De nombreux contingents de prisonniers de l'Axe sont tous les jours ramenés dans les camps britanniques. On remarquera la variété des uniformes portés par ces soldats italiens.



Les prisonniers de l'Axe vident le contenu de leurs poches devant les officiers britanniques.



L'infanterie britannique pénètre dans les champs de mines ennemis malgré le feu nourri de l'artillerie adverse.

Féminités



MISS AMERIQUE 1942

Jo Carroll Dennison, une piquante beauté brune du Texas, reçoit de Miss Amérique 1940 la couronne qui la sacre reine de beauté pour 1942. Avouons que le choix des juges a été fort judicieux.

ETES-VOUS UNE HEROINE ?

Ce n'est pas toujours celle qui a le plus grand courage physique qui fait montre d'un de ces actes d'héroïsme qui stupéfient. Bien souvent c'est tout un concours de circonstances qui amène les êtres les plus effacés à accomplir des actions dont personne ne les aurait cru capables.

Aussi les plus grands psychologues ont cherché à déterminer ce qu'était l'héroïsme et ce qui le provoquait. Ils sont arrivés à cette conclusion qu'il y a quatre éléments qui fournissent le vrai courage : **le courage théorique**, c'est-à-dire celui que l'on se croit, **le courage moral**, ou celui qui procède des réactions naturelles au tempérament de chacun, **l'expérience physique** qui apporte des points de comparaison selon les circonstances et, enfin, **l'expérience de la peur**, qui permet de mesurer ce que l'on peut supporter.

D'après ces conclusions, j'ai établi pour vous le questionnaire ci-inclus en quatre tableaux. Répondez franchement à chacune des demandes. Notez-vous selon les indications prévues au début de chaque paragraphe et faites le total : vous saurez à quoi vous en tenir quant à votre héroïsme.

I. — LE COURAGE THÉORIQUE

Pour « oui », marquez-vous 5. Si vous voyez des degrés possibles, évaluez-les entre 1 et 5. Pour « non », mettez 0.

1. — Pensez-vous que vous finiriez par céder si, traquée et torturée par l'ennemi, il voulait vous obliger à révéler un secret dont dépend le sort d'un grand nombre de personnes ?
2. — Vous croyez-vous certaine d'affronter, par devoir, une mort absolument certaine ?
3. — Aimeriez-vous vivre une aventure absolument extraordinaire, comme par exemple explorer l'océan Arctique en sous-marin, sous les glaces ?
4. — Risqueriez-vous votre vie, en sachant que vous avez 50 chances sur 100 d'y rester pour sauver quelqu'un que vous ne connaissez même pas ?
5. — Seule et sans défense, oseriez-vous affronter des malfaiteurs qui attaqueraient une inconnue devant vous ?

II. — LE COURAGE MORAL

Pour « oui », marquez 1 ; pour « non », 5.

1. — Est-ce que, dans un endroit solitaire, le silence trop intense vous donne de l'anxiété ?
2. — Songez-vous souvent, et avec angoisse, aux catastrophes qui peuvent fondre sur vous et bouleverser votre vie ?
3. — S'il vous arrive quelque chose de grave, vous faut-il une bonne journée pour retrouver votre équilibre moral ?
4. — Vous sentez-vous incapable d'accomplir une action audacieuse, qu'au besoin vous feriez en compagnie ?
5. — Avez-vous l'impression que vous n'êtes ni assez calme ni assez forte pour mener à bien une mission périlleuse ?

III. — L'EXPÉRIENCE PHYSIQUE

Pour « oui », notez 5 ; pour « non », comptez 1.

1. — Avez-vous profité de la moindre occasion qui s'offrait à vous pour monter en avion ?
2. — Aimeriez-vous faire de la motocyclette, si l'occasion s'en présentait ?
3. — Oseriez-vous plonger du pont d'un bateau ?
4. — Avez-vous déjà monté un cheval au galop, sinon aimeriez-vous cela ?
5. — Aimez-vous faire de la vitesse en automobile ?

IV. — L'EXPÉRIENCE DE LA PEUR

Pour « oui », notez 1 ; pour « non », marquez 5.

1. — Avez-vous peur d'un chien qui vous poursuit en aboyant ?
2. — Avez-vous peur des serpents ?
3. — Craignez-vous l'obscurité ?
4. — Etes-vous douillette ? Détestez-vous aller chez le dentiste ?
5. — Craignez-vous le feu ?

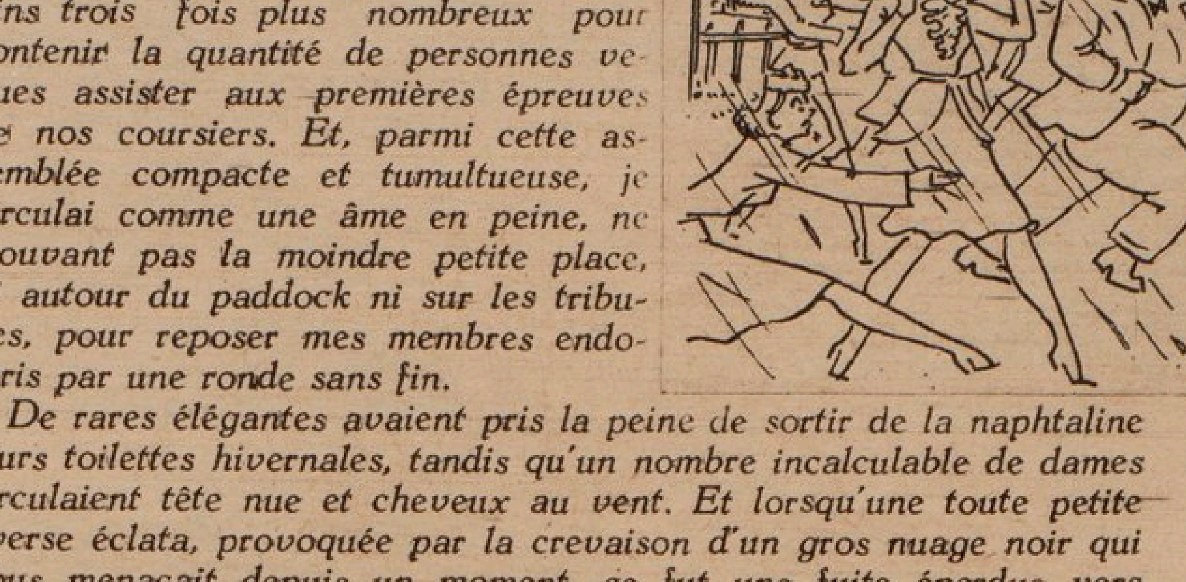
* * *

Additionnez les points obtenus. Pour 50, vous pouvez vous considérer comme étant dans une bonne moyenne. Pour 60, on peut déjà compter sur vous. A 70, vous dépassez de beaucoup la moyenne. A 80, vous faites preuve d'une audace peu commune. A 90, vous avez en vous l'étoffe d'une héroïne. Mais si vous ne parvenez pas à 30, c'est-à-dire si vous ne vous sentez pas très courageuse, dites-vous qu'avec un peu de volonté vous saurez « tenir » le moment voulu.

ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,



La première réunion de la saison hippique eut lieu dimanche dernier au milieu d'une foule considérable, comme il ne nous avait jamais été donné d'en voir jusqu'ici. Il eut fallu des tribunes trois fois plus vastes et des gradins trois fois plus nombreux pour contenir la quantité de personnes venues assister aux premières épreuves de nos coursiers. Et, parmi cette assemblée compacte et tumultueuse, je circulai comme une âme en peine, ne trouvant pas la moindre petite place, ni autour du paddock ni sur les tribunes, pour reposer mes membres endoloris par une ronde sans fin.

De rares élégantes avaient pris la peine de sortir de la naphtaline leurs toilettes hivernales, tandis qu'un nombre incalculable de dames circulaient tête nue et cheveux au vent. Et lorsqu'une toute petite averse éclata, provoquée par la crevaison d'un gros nuage noir qui nous menaçait depuis un moment, ce fut une fuite éperdue vers l'intérieur de la bâtisse. Mais tout cela dura l'espace de quelques secondes, et un arc-en-ciel lumineux ne tarda pas à apparaître à l'horizon. Il fallait bien que, pour l'inauguration hivernale de la saison hippique, la nature se mît elle aussi de la partie et contribuât à nous rappeler le retour de la froidure et des ciels embrumés.

Une saison a fini, une autre commence, et celle-ci commence justement au moment où les conversations, tout au long de la semaine, traitent des chances du prochain gagnant d'un grand prix. Car les courses créent une atmosphère spéciale dans notre vie courante et une ambiance toute particulière. Ce sont les mêmes discussions qui s'élèvent dans les établissements publics à propos de la défaite de tel champion dont l'échec coûta bien gros à ceux qui avaient placé toute leur confiance en lui. Mais la vie n'est-elle pas faite de déceptions, surtout dans un hippodrome où la glorieuse incertitude du turf est bien pour désillusionner les fois les plus ardentes ?

Et, à la sortie, on pouvait lire sur certains visages l'amer regret d'avoir voulu prendre part à cette inauguration onéreuse qui fit se volatiliser pas mal de billets de banque qui eussent pu être utilisés à un usage plus judicieux.

Mais les plus philosophes se contentaient de hocher la tête en se disant que cela devait arriver et souriaient d'aise à l'idée qu'ils seraient certainement plus heureux une prochaine fois.

Et c'est cette douce illusion qui alimente les guichets du mutuel, voués, autrement, à une misérable faillite...

Bien cordialement
SERGE FORZANNES

Petits problèmes

QUE DOIS-JE FAIRE POUR PLAIRE ?

Voici la question qui m'est régulièrement posée par les jeunes filles. Elles sont toutes animées du désir de se faire aimer de leur prochain, c'est d'ailleurs ce qui fait une grande partie de leur charme.

1° Pour plaire, il faut intéresser. 2° Pour intéresser, il faut attirer l'attention par votre grâce, votre intelligence, votre enjouement, en un mot par votre charme personnel et naturel.

A qui plaire ?

D'abord aux jeunes filles et aux jeunes garçons de votre âge. Cela constituera un excellent moyen de contrôler votre évolution. Il est bon de fréquenter les adultes et les personnes plus âgées, mais ne commettez pas l'erreur de fuir ou de mépriser votre propre génération, quels que soient les défauts que vous lui trouviez. Evitez de vieillir avant l'âge.

* * *

Jeunes filles qui voulez plaire, ne commencez pas par adopter l'usage immodéré du bâton de rouge, de la poudre, des crèmes, des « permanentes » et autres artifices de beauté. Vous aurez bien le temps plus tard de songer à « réparer des ans l'irréparable outrage ». Vous vous gâtez la peau et les cheveux, vous trahissez votre fraîcheur naturelle, vous vous établissez — déjà — une solide réputation de coquetterie et... vous videz inutilement votre porte-monnaie.

Bien plus qu'une beauté artificielle, c'est la santé naturelle et évidente qui constituera un de vos plus sérieux attraits. Le sport et l'hygiène sont là pour corriger ce que la nature peut vous avoir donné de défectueux. On admire beaucoup plus sincèrement une fille saine et bien bâtie, même laide, qu'une élégante fardée avec excès.

A propos d'élégance, rappelez-vous que le bon marché est le commencement du mauvais goût. Tant que votre jeunesse vous le permet, tenez-vous-en exclusivement à la simplicité des vêtements « sport » et des talons plats. Et, de grâce, ne cherchez pas à ressembler à telle ou telle autre vedette de cinéma.

* * *

N'oubliez pas que vos manières sont le plus sûr reflet de votre personnalité. A vous d'y veiller. Avant tout, attention à ne pas vous « spécialiser », à ne pas vous ranger de propos délibéré dans la catégorie des « amazones », des « nigaudes » ou des « coquettes ». Les « amazones » sont celles qui renient tous les attraits du sexe féminin, fument, boivent et jurent comme des palefreniers, ne parlent que moteurs, sports violents ou « métier ». Le cheveu court, l'œil dur, elles font fuir les hommes... ces hommes auxquels elles prétendent ne pas s'intéresser, bien qu'elles fassent de terribles efforts pour les imiter.

Les « nigaudes », les oies blanches, du siècle passé, méritent davantage de sympathie, car elles pèchent par excès de féminité. Elles sanglotent au cinéma et à la lecture d'un banal roman d'amour. Opiniâtrement ancrées dans leurs illusions, elles sont toujours amoureuses... mais elles le sont passionnément, désespérément. Toutefois, il convient de reconnaître que ces pauvres jeunes filles, dernières descendantes des héroïnes de Lamartine et de Musset, se font de plus en plus rares... heureusement pour elles.

Les « coquettes », hélas ! courent littéralement les rues : collégiennes qui, avant de rentrer chez leurs parents, essuient furtivement le rouge dont elles ont barbouillé leurs lèvres une seconde après avoir passé la porte de l'école, petites apprenties qui seraient fraîches comme des fleurs si elles ne s'enduisaient le visage d'un maquillage maladroit, sans oublier toutes celles qui se privent de nourriture pour s'acheter des bas de soie et qui endurent les pires tortures dans des chaussures à talons trop hauts.

Quant aux « aguicheuses », n'en parlons pas. Voulant trop plaire, elles n'arrivent qu'à se créer une fâcheuse réputation. Une réputation qui les suivra longtemps et contre laquelle il leur sera difficile de lutter, même si elles sont revenues à un sentiment plus juste de décence.

Tout ceci peut se résumer en une seule chose : soyez naturelles, spontanées et gardez la fraîcheur de votre âge. N'essayez pas de vous transformer en « femme fatale » ou autre type d'exportation cinématographique. C'est en vous créant une personnalité bien à vous que vous attirerez — et retiendrez — l'attention.

CONSEILS A MES NIÈCES

Nièce « Lotus bleu »

Ne pourriez-vous pas vous occuper utilement ? Il doit exister à Haïfa des cours d'infirmerie ou de puériculture. Suivez-les, cela vous changera un peu. Plus tard, si votre mari le permet, vous travaillerez dans un hôpital, pendant quelques heures chaque jour. Beaucoup de nièces ont déjà demandé des recettes pour les jours sans viande. Vous en trouverez prochainement dans ma rubrique « Féminités ».

Nièce « Titina » (Istanbul)

Oui, vous pouvez grandir jusqu'à 21 ans, ne vous désolez donc pas. D'ailleurs, vous êtes vraiment loin d'être une naine et je ne comprends pas la raison de votre chagrin.

Nièce « Malheureuse téléphoniste »

Vous pourriez faire du sport, durant votre jour de congé. Il n'y a rien de tel pour vous éclaircir les idées et vous remettre d'aplomb. Je ne vois pas du tout pourquoi vous êtes « faible » avec les hommes. Ceux-ci ne vous aideront pas à oublier votre ex-ami, croyez-moi. Bien au contraire, vous vous sentirez glisser un peu plus chaque jour et ce sera dommage pour une jeune fille de votre âge. Ecrivez-moi souvent, voulez-vous ? Je voudrais tellement vous aider un peu...

Nièce « Lolie » (Istanbul)

Je ne comprends pas la raison pour laquelle vous continueriez à fréquenter cet homme qui, une fois déjà, vous a lâchement trompée. Coupez tous contacts immédiatement, ce sera beaucoup mieux. Le fait qu'il vous demande de fuir avec lui, maintenant qu'il est marié à une autre, vous prouve à quel point il est faux. Laissez-le tomber, croyez-moi, il ne mérite pas votre amour.

Nièce « Renée »

Je puis vous mettre en contact avec de charmantes jeunes filles que je connais très bien et qui, certainement, vous aideront à sortir de votre torpeur. Mais, pour cela, il me faut vos nom, timbres et adresse.

Nièce « Ninon »

Vous avez irrémédiablement gâché votre robe en employant de la benzine et de l'alcool rectifié. Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit plus tôt ? La seule chose qu'il vous reste à faire est de teindre le vêtement en question.

Nièces « Katharine Hepburn », « Violetta » et « S'il revient »

Vous pouvez vous débarrasser pour toujours de vos taches de rousseur en vous faisant traiter dans un bon institut de beauté. La fraise électrique, que l'on emploie à cet effet, permet de retrouver une peau blanche et sans taches. Ecrivez-moi en me donnant vos noms, timbres et adresses et je vous donnerai de plus amples détails.

Nièce « Inquiète »

Vous faites de l'acné, c'est normal à votre âge. Vous pouvez guérir en suivant un traitement spécial. En attendant, évitez les sauces, les mets épicés, les conserves, les salaisons et tout ce qui est piquant. Buvez du jus de fruits et de tomates, ne jouez pas avec vos boutons. Cela ne pourra qu'en augmenter le nombre.

Nièce « Marie-Antoinette »

Vous changerez la couleur de vos cheveux en y appliquant le henné brun et non pas roux. Faites-en une pâte que vous étendrez bien également sur toute votre chevelure et que vous garderez pendant au moins un quart d'heure. Lavez bien à fond ensuite. Quand ils seront secs, faites-les absolument éfiler par un bon coiffeur, il vous sera alors beaucoup plus facile de les soigner.

Nièce « Germaine-Simone »

Il n'y a aucun remède à votre mal, et tout ce que vous devez faire, c'est d'en prendre votre parti. Vous n'êtes pas la seule à être affligée du défaut en question, croyez-moi, surtout ici en Egypte.

Neveu « Benoir Abadi »

Soignez votre santé, votre mal provient indubitablement d'un quelconque dérangement interne. Vous pouvez employer l'huile en question, elle est excellente.

Neveu « E. S. »

Continuez à pratiquer le sport en question, il ne pourra que vous faire du bien. Pour vos joues, voici un excellent exercice : gonflez-les d'air, demeurez ainsi pendant au moins trois à cinq secondes, puis expirez brusquement. Répétez cinquante fois de suite. L'eau froide, bue le matin à jeun, est très bonne pour la santé, elle irrigue les intestins et les stimule, s'ils sont un peu paresseux.

Neveu « Abraham David » (Bagdad)

Je ne vois pas du tout pourquoi vous ne profiteriez pas, vous aussi, des conseils que je donne à mes nièces. Quand il s'agit de « beauté », que vous soyez homme ou femme, les principes sont les mêmes. Je ne vois pas la raison de votre plainte. Il n'est pas question, du moins pour le moment, d'avoir une rubrique spéciale pour mes neveux !

TANTE ANNE-MARIE

NOS CONTES

LE DELATEUR

Dans l'office spacieux, au rez-de-chaussée de son château, la comtesse Margot de Maurin donnait ses ordres à Marie, la cuisinière. A travers la petite porte qui donnait sur le jardin, elle contemplait d'un œil triste les grandes pelouses que le soleil estival faisait briller. Le vieux jardinier au visage ratatiné, le bon Jules, s'avança vers la comtesse, tenant respectueusement son béret à la main.

— *Il* sera de retour aujourd'hui.

— L'Allemand ? demanda Jules laconique.

— Les quinze jours de permission se sont écoulés.

— Si nous pouvions trouver un moyen... hasarda timidement Marie.

— ...de nous débarrasser de lui, compléta le vieux Jules.

Les lèvres fines de la comtesse se fendirent en un imperceptible sourire. De toute la maisonnée, seules ces vieilles gens dévouées étaient demeurées avec elle. Les autres serviteurs, en apprenant la foudroyante avance allemande sur Paris, s'étaient empressés de partir. Mais Jules avait déclaré qu'il était trop vieux pour songer à affronter les fatigues d'un voyage sur les routes encombrées de réfugiés, et Marie avait fait valoir des arguments identiques avec une énergie qui avait désarmé la comtesse.

La châtelaine n'avait pu se résoudre à quitter son château, malgré les instances de sa sœur, qui vivait à Valence. De plus, des questions de ligne de démarcation, de distinction entre France occupée et France non occupée étaient venues mettre fin à toutes hésitations ultérieures.

La ligne frontière passait maintenant à vingt kilomètres au sud du château. Mais pour les habitants de la campagne, tout cela n'avait qu'une importance relative. Plus favorisés que les citadins, ils avaient toujours la ressource de tirer du sol certains produits alimentaires indispensables.

— Peut-être trouverons-nous un moyen, dit la comtesse pensivement, mais, en attendant, nous devons être très prudents.

— Nous comprenons parfaitement, madame, répondit le vieux Jules.

Dans le courant de l'après-midi, la comtesse était en train de soigner son petit jardin potager, lorsqu'elle entendit arriver la voiture. De loin, elle aperçut la silhouette fine du lieutenant Klauss, sanglée dans un uniforme impeccable. Elle ôta ses gants, déposa la petite bêche et se dirigea rapidement vers le château.

Un quart d'heure plus tard, l'hôte indésirable venait présenter ses devoirs à la comtesse qui se trouvait dans son petit salon. Très soigné de sa personne, Klauss était le prototype de l'Allemand de caste guerrière. Mais quelque chose, dans son regard bleu pâle, quelque chose d'insaisissable et de faux, donnait à sa physionomie un air d'hypocrisie que toute la morgue prussienne étalée ostensiblement n'arrivait pas à effacer.

Il claqua des talons avec un bruit sec — jamais plus elle ne devait oublier ce claquement sinistre — et s'inclina cérémonieusement devant la comtesse.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, lieutenant. Avez-vous eu de bonnes vacances ?

— Excellentes, madame, je vous remercie.

Elle avait détesté cet homme dès qu'elle l'avait vu. Elle le haïssait non seulement en tant qu'Allemand, mais en tant qu'individu. L'incident dans lequel la vieille Marie avait été impliquée lui avait révélé la véritable nature de ce caractère.

Il s'était installé au château presque de force. Dès la première semaine de son séjour, il avait rapporté à la Kommandantur une remarque imprudente que la vieille cuisinière avait laissé échapper. Marie fut vertement réprimandée et paya une amende de 100 francs. Depuis ce jour, la comtesse avait oublié la signification des mots « paix » et « liberté ».

Elle n'avait pas le droit d'écouter la radio britannique, et craignait de brancher son appareil sur Londres, même lorsqu'elle était seule, enfermée dans son boudoir, de peur que le lieutenant ne l'entendît et s'en allât la dénoncer. Une autre fois, ce fut au tour de Jules de passer quelques moments désagréables à la Kommandantur. La femme du maire elle-même s'était vue infliger une grosse amende parce qu'elle avait communiqué avec la partie « libre » du pays. Partout où le lieutenant Klauss passait, il laissait derrière lui une traînée de crainte, d'incertitude et de haine.

La comtesse savait bien pour quelle raison l'officier avait été logé dans son château. Là-bas, à flanc de colline, s'élevait une grange désaffectée, utilisée avant la guerre comme garage, et accessible à toute personne désireuse de passer la ligne de démarcation en contrebande.

Lorsque Jules vint lui dire une première fois que quelqu'un avait passé la nuit dans la grange, elle n'avait pas voulu le croire. Mais, par la suite, l'incident se renouvela souvent, et la comtesse ordonna à ses serviteurs de se tenir à l'écart de la vieille construction, pour éviter d'être impliqués dans une affaire d'évasion.

Après une conversation édifiante avec le curé, elle avait appris que la mission de Klauss consistait à dépister les gens qui tentaient de passer en France non occupée, à les arrêter et à les remettre entre les mains des autorités allemandes. Jusqu'alors, aucun fugitif n'avait jamais été encore surpris, mais si le séjour de Klauss se prolongeait, un jour ou l'autre, un malheureux Français se ferait prendre et subirait des sanctions sévères...

— Je pense que vous avez dû goûter pleinement, dit-elle à son hôte, à la satisfaction de passer quelques jours dans un pays où la viande, le sucre et le café peuvent se trouver en abondance. Un pays où les enfants peuvent se nourrir convenablement de lait fraîchement trait et d'œufs.

— En temps de guerre, personne ne peut disposer d'autant de nourriture qu'il en désire, répondit brièvement le lieutenant. Nos enfants sont obligés de supporter quelques privations, et souvent ils n'ont pas assez à manger. Mais — un sourire d'orgueil se dessina sur son visage pendant que sa voix prenait une intonation méprisante — les êtres forts ne font même pas attention à des sacrifices aussi négligeables.

La comtesse soutint son regard calmement, et fixa résolument ces yeux bleu pâle jusqu'à les faire baisser. L'officier se ressaisit et demanda avec affabilité :

— Et vous-même, madame, avez-vous passé agréablement votre temps ?

— Oh ! oui. La température a toujours été belle. La semaine dernière nous avons mangé du rôti de porc, et cette semaine les fruits commencent à mûrir. De plus, j'ai réussi à avoir des nouvelles de mon fils qui se trouve en France non occupée.

Tout en parlant, elle dirigea son regard vers un cadre posé sur une grande table. Un jeune homme à la fleur de l'âge, portant l'uniforme français, souriait tendrement :

— Vous ne m'avez jamais parlé de votre fils.

— Non.

— Un beau garçon. Et l'autre, demanda l'officier en pointant du doigt, c'est sans doute votre époux ?

Elle regarda l'autre portrait, contempla les yeux humides la physionomie éclairée de son mari, dont il lui semblait encore entendre les éclats de rire de sa jeunesse :

— Oui, répondit-elle, et celui-là, le grand portrait accroché au mur, représente mon grand-père, tué en 1870.

•

Cette nuit-là, la comtesse n'arriva pas à s'endormir. Longtemps elle se tourna et se retourna dans son grand lit de style ancien. Lorsque tout le château était plongé dans le silence nocturne, elle sentait avec intensité la solitude à laquelle le destin l'avait condamnée. Elle se plongeait alors avec avidité dans le passé, revivait les années de bonheur qu'elle avait connues, revoyait son mari dont elle chérissait la mémoire : il était tombé par une claire journée de printemps, en 1918. Il n'avait pas vécu assez pour connaître son fils.

Le lendemain matin, elle était occupée à écrire une lettre, lorsque Marie vint lui annoncer qu'un soldat allemand demandait à la voir. Elle fut saluée par l'inévitable claquement des talons.

— Comtesse de Maurin ?

— Oui, dit-elle, et le planton lui mit entre les mains une sommation d'avoir à comparaître devant la Kommandantur à deux heures.

Après avoir déjeuné, la comtesse passa une bonne demi-heure devant sa coiffeuse, s'attardant à ajuster son chapeau qui coiffait à merveille sa tête encore jeune et charmante ; dehors, le soleil brillait. Elle décida de faire la route à pied.

Le major von Grauber ne se leva même pas lorsque la dame pénétra dans son bureau. Il la fixa d'un œil scrutateur, sans l'inviter à s'asseoir, et après avoir toussoté pour s'éclaircir la voix il dit, en avançant sa grosse figure rouge et bouffie :

— J'ai appris que vous avez communiqué avec la zone libre.

La comtesse le regarda tranquillement, sans répondre.

— Je regrette infiniment, continua le major sur un ton dur, de me voir obligé de vous infliger une amende de 400 francs.

Elle ouvrit son sac sans prononcer un mot. Elle tira une liasse de billets qu'elle compta sans hâte et qu'elle déposa sur le bureau. Le major regarda la somme et eut un geste de surprise :

— Je crois que vous faites erreur, madame, dit-il.

— Il n'y a pas d'erreur, major.

— Vous m'avez versé 500 francs ; l'amende que je vous ai infligée est de 400 francs seulement.

— Je sais. La différence est pour les enfants affamés d'Allemagne.

Le major von Grauber faillit étouffer d'indignation. Son visage avait passé à la teinte cramoisie. Il se leva tout d'une pièce et cria d'une voix sifflante :

— Quel est l'impudent qui ose affirmer que les enfants d'Allemagne meurent de faim ?

La comtesse ne perdit pas un atome de son calme et de son assurance. Elle répondit sur un ton conciliant :

— Peut-être ne sont-ils pas affamés. Mettons qu'ils ont très faim.

Les dents serrées, l'officier posa les poings sur la table et prononça durement :

— J'exige de connaître de quelle source vous avez obtenu cette information mensongère.

— De la même personne qui est venue vous raconter que j'avais été en communication avec la zone libre, dit la comtesse.

•

Sur le chemin de retour, elle marcha lentement ; elle se sentait fatiguée et n'avait aucune hâte de rentrer. A la porte du château, un couple de vieillards tout excités l'attendait :

— *Il* est parti... dit Jules.

— ...Une voiture est arrivée, ajouta Marie. Un officier qui donna un ordre au lieutenant. Ils ont emporté ses affaires.

— Très bien, approuva Jules. Lorsqu'ils s'en vont comme cela, il y a beaucoup de chances pour qu'ils ne reviennent plus.

•

Seule dans son petit salon plein d'ombre, la comtesse attendait Marie qui devait lui apporter une tasse de thé. Longtemps, elle contempla le portrait de son mari ; ensuite, elle prit en mains la photo de son fils.

Derrière le cadre se trouvait un petit anneau qu'elle tira : elle enleva la photographie et en détacha une petite feuille de papier. Elle connaissait le contenu de cette missive par cœur. Et, maintenant, ses yeux pleins de larmes n'arrivaient plus à lire les terribles mots qui composaient ce message officiel : elle arriva à distinguer, ou plutôt à deviner quelques mots : Tué en action... Soissons... 8 juin 1940...

•

Lorsque la vieille Marie entra, portant la théière fumante, la photo était de nouveau en place. Les yeux de la comtesse étaient secs...

DÉLASSONS-NOUS...

MOTS CROISES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2						■			
3			■				■		
4						■			
5		■							
6				■					
7							■	■	
8		■		■	■				
9									

HORIZONTALEMENT : 1. D'une capitale d'Europe. — 2. De saveur rude. Fille de Cadmus. — 3. Négation. Planche de bois. Pronom. — 4. Dans l'Oise. Expression des traits. — 5. Oter. — 6. Assemblage de lettres. Pierre très dure. — 7. Publia, sous forme de loi. — 8. Il eut Démosthène pour élève. — 9. Petits barils.

VERTICALEMENT : 1. Action de jeter avec force. — 2. Saint du Pas-de-Calais. Note, à l'envers. — 3. Négation. Père d'Andromaque. — 4. Tuyau pour dessécher un terrain humide. — 5. Fleur. — 6. Vernis. — 7. Voyelle doublée. Prière. Pronom. — 8. Complet. Conjonction. — 9. S'occupent de la nourriture des enfants.

MES DOUZE CHOSES PREFEREES

Voici la liste dressée par une petite fille écossaise pour le concours intitulé : « Mes douze choses préférées » :

* Le craquement des feuilles sèches sous mes pas.
* Le bruit de l'eau coulant dans la baignoire.
* Le froid de l'ice-cream.
* Une brise fraîche au milieu d'une journée chaude.
* La sensation procurée par le linge propre.
* Escalader un arbre, une montagne, et regarder en arrière.
* Le goût du miel.
* L'odeur d'une pharmacie.
* La bouillotte chaude dans le lit.
* Le sourire des enfants.
* Les petits poussins.
* Ce que l'on sent à l'intérieur de soi quand on chante.

LES DEUX CARRES EGAUX

On peut toujours s'amuser avec des allumettes, en voici un exemple. Au moyen de soixante allumettes formez un carré divisé en vingt-cinq petits carrés égaux. Chacun des petits carrés aura comme côté une allumette. Il faut que vous arriviez à conserver deux carrés de surfaces égales en enlevant vingt-huit allumettes seulement.

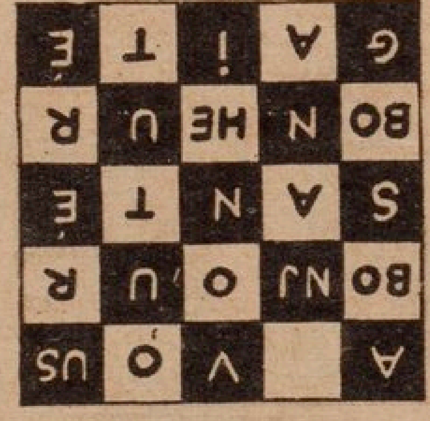
ORIGINALITES AMERICAINES

* Au Missouri, un cinéma présente régulièrement une séance réservée aux couples amoureux. Ceux-ci ont le droit de rentrer au prix d'un seul billet. La principale attraction de ces soirées est, comme on l'a affiché à la porte : « On éteint toutes les lumières à neuf heures, et ceci durant trois minutes ».

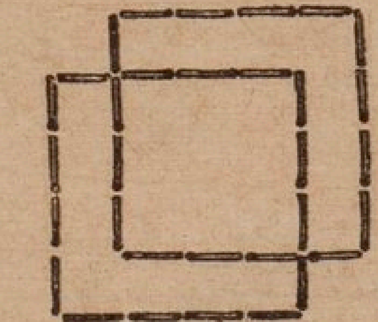
* Quoique jamais officiellement mariée, une négresse vivant à Alabama était tendre mère de cinq enfants et grande bienfaitrice du pays. Amassés autour de son lit de mort, quelques-uns de ses concitoyens délibéraient pour trouver la meilleure manière de reconnaître publiquement ses bienfaits. Après maintes hésitations, ils décidèrent de lui conférer le titre honoraire de « Madame ».

* N'importe quel citoyen de New-York éprouvant le besoin d'être guidé spirituellement n'a qu'à demander un certain nombre téléphonique. Une petite « sermonnette » lui est immédiatement donnée par un clergyman. Ce « Social Service » qui ne demande rien à ses clients (même pas leurs noms) délivre tous les jours quelque 300 messages.

SOLUTIONS



LE CARRELAGE



LES DEUX CARRES EGAUX

MOTS CROISES

L O N D O N I E N
A M E R E * I N O
N E * A I S * T U
C R E I L * A I R
E * E N L E V E R
M O T * E M E R I
E D I C T A * * C
N * O * * I S E E
T O N N E L E T S

SAGESSE

Le vrai bonheur contient autant d'abnégation que de jouissance.
Maxime du CAMP.

Le meilleur moyen de vivre heureux est encore de s'ignorer.
G. COTELLE.

Mettre un terme au souci de soi-même est un grand bonheur.
Le Bouddha.

Il n'y a peut-être pas de plus douces jouissances que les privations qu'on s'impose pour le bonheur de ceux qu'on aime.
SENEQUE.

LE CARRELAGE

U	A	É	A	US
T	■	R	NJ	HE
G	BO	V	BO	S
E	A	O	N	O
U	T	N	R	I

Un propriétaire avait commandé, pour l'entrée de son vestibule, un carrelage composé de carreaux blancs et noirs alternés qui, dans l'ordre prévu, devaient présenter des souhaits de bienvenue aux visiteurs.

Mais l'ouvrier a mélangé les carreaux, et il s'agit maintenant de les remettre en ordre pour obtenir la phrase accueillante voulue.

HISTOIRE ECOSSAISE

Le vieil Ecossais envoya son jeune fils jusqu'au village pour acheter une once de tabac ; il lui donna six pence. Il attendit. Les années passèrent, l'une après l'autre. Il attendit encore. Un beau jour, une luxueuse automobile stoppa à la porte de l'humble demeure du vieillard. Un jeune homme élégamment vêtu frappa à la porte et cria :

— Papa, c'est moi ! J'ai été en Amérique, j'ai travaillé dur et j'ai fait fortune. Je suis un millionnaire maintenant.

— C'est possible, répondit froidement le vieux père, mais où est donc mon tabac ?

Le fils tira de sa poche un paquet :

— Le voici, papa, mais je l'ai payé plus cher. Tu me dois un shilling.

Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

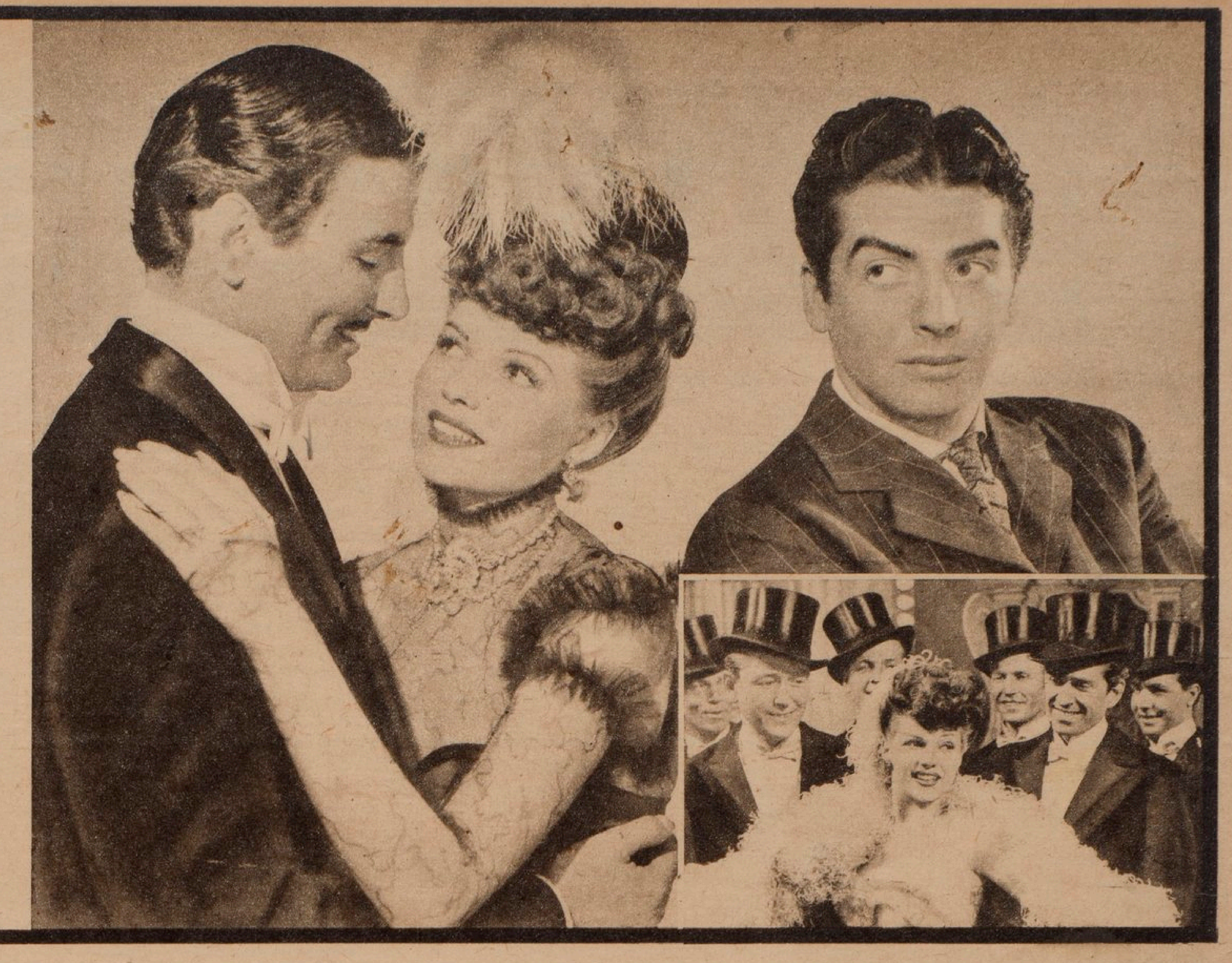
DU LUNDI 9 AU DIMANCHE 15 NOVEMBRE
20th CENTURY-FOX présente
Un Triomphe de la Musique et de la Couleur...

Rita HAYWORTH * Victor MATURE * Carole LANDIS

dans

"MY GAL SAL" EN TECHNICOLOR





La plus somptueuse comédie musicale portée à l'écran par 20th Century-Fox.

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS, No. 79
UNITED NEWS
arrivé par avion

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.



Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 9 AU DIMANCHE 15 NOVEMBRE
UNIVERSAL PICTURES présente
Une admirable superproduction

Robert STACK * Diana BARRYMORE * Jon HALL

dans

EAGLE SQUADRON

DECHIRANT ! HEROIQUE ! GLORIEUX ! Une réalisation qui englobe dans son cadre tout le drame de cette guerre !



Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS, No. 79

4 SPECTACLES PAR JOUR 4
10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h.30 et 9 h. 30 p.m.

Cinéma METROPOLE

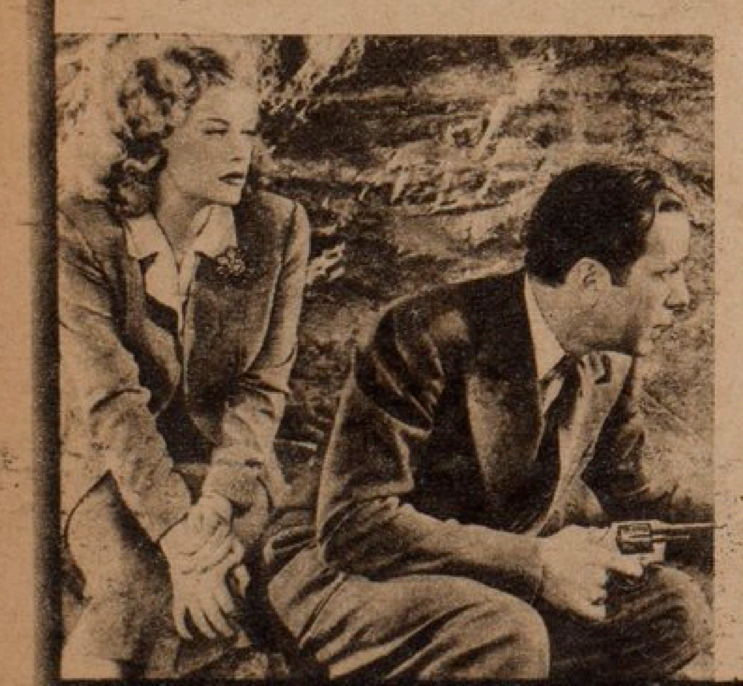
Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

IMMINENT
WARNER BROS. présente

Humphrey BOGART * Conrad VEIDT * Kaaren VERNS

dans

"ALL THROUGH THE NIGHT"



Une lutte à mort entre les plus rudes bandits du monde international !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS, No. 79

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

